COMPTE RENDU

DES TRAVAUX

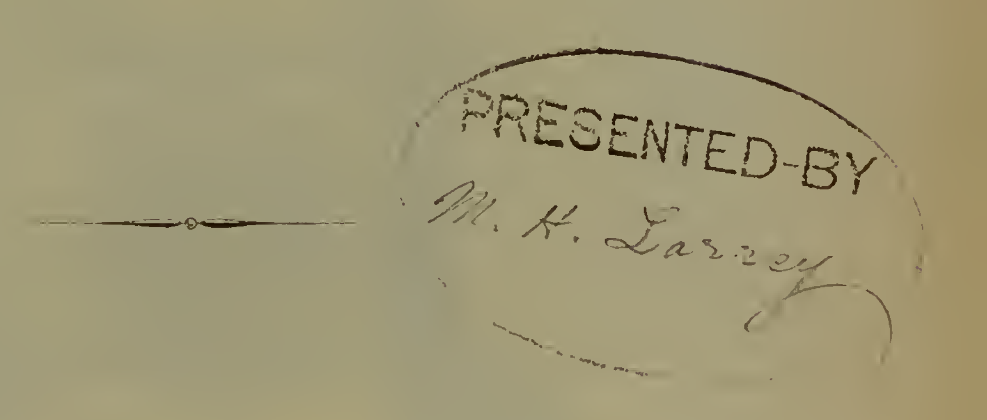
DE LA COMMISSION DE SOUSCRIPTION

POUR LE

MONUMENT DE LARREY

ÉRIGÉ AU VAL-DE-GRACE

Le 8 août 1850.



A PARIS,

CHEZ J.-B. BAILLIÈRE,

LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE,

RUE HAUTEFEUILLE, 19;

1850.


BERESINA
LARREY
MDCCCL




J.D. LARREY NÉ A BAUDEAN Htes (PYRENEES) LE 8 Jt 1766 MORT LE 22 Jt 1842


MDCCC XXXXVII



COMPTE RENDU

DES TRAVAUX

DE LA COMMISSION DE SOUSCRIPTION

POUR

LE MONUMENT DE LARREY

ÉRIGÉ AU VAL-DE-GRACE.

Le 8 août 1850.

La France, qui sait récompenser noblement tous les services et toutes les vertus, devait ériger un monument impérissable à la mémoire du baron Larrey, dont la vie entière lui avait été consacrée. Cette dette de la reconnaissance nationale pour un dévouement sans bornes et de tous les instants à la patrie, et surtout à l'armée, vient d'être acquittée dignement par l'inauguration de la statue du grand chirurgien qui laisse tant de beaux exemples à imiter.

Le vœu qu'une glorieuse rémunération fût décernée au Paré de notre époque s'était à peine manifesté, que des collègues, des amis, des disciples et des admirateurs de Larrey se réunirent pour en assurer la réalisation.

La commission qu'ils constituèrent, le 3 décembre 1842, était composée de MM. :

Le baron PETIT, général de division, commandant de l'hôtel national des Invalides, *président.*

ÉVRARD DE SAINT-JEAN, intendant militaire, directeur du matériel de l'administration de la guerre, *vice-président.*

BÉGIN, chirurgien inspecteur, membre du conseil de santé des armées, *secrétaire.*

LABARRAQUE, membre de l'Académie nationale de médecine et du conseil de salubrité, *trésorier.*

Comte de RAMBUTEAU, préfet de la Seine.

BENOIST D'AZY, membre de la chambre des députés.

BOISSY D'ANGLAS, intendant de la 1re division militaire;

JOMARD, membre de l'Institut d'Égypte et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

BRESCHET, MAGENDIE, — membres de l'Académie des sciences.

PARISET, CASTEL, RIBES, — membres de l'Académie de médecine.

DARCET, PAYEN, — membres du conseil de salubrité.

PASQUIER père, BRAULT, MOIZIN, — membres du conseil de santé des armées.

DE CHAMBERET, BAUDENS, CORNAC, DAENZER, ALQUIÉ, MOLINARD (1), — officiers de santé principaux attachés aux hôpitaux militaires de Paris.

(1) Depuis son institution, la commission a perdu MM. BRESCHET, DARCET, MOIZIN, PARISET, PASQUIER père et RIBES.

Par les soins, et sous les auspices de cette commission, une souscription nationale fut ouverte. Le ministre de la guerre l'autorisa dans l'armée, et bientôt les dons qui affluèrent de toutes parts permirent de commencer les travaux du monument.

Le chiffre total de la souscription s'éleva, au 8 août 1850, à la somme de 26,347 fr. 44 c

La commission décida que le produit de la souscription serait consacré :

1° A la gravure d'une médaille commémorative des services du baron Larrey ;

2° A une statue de bronze, érigée à Paris.

L'exécution de la médaille fut confiée à M. Petit, graveur distingué, surpris par la mort vers la fin de son travail, qu'un artiste aussi habile que désintéressé, M. Domard, voulut bien terminer.

Cette médaille représente, d'un côté, l'effigie de Larrey. de l'autre le génie de l'Humanité protégeant les blessés des champs de bataille et les victimes des épidémies.

Sur la proposition de la commission, le ministre de la guerre, maréchal, duc de Dalmatie, décida que la statue serait placée dans la cour d'honneur du Val-de-Grâce, sous les yeux des élèves de cette école du service de santé militaire, où Larrey avait été professeur, et où devaient se perpétuer les traditions de son zèle et de son dévouement.

Notre célèbre statuaire, M. David, d'Angers, offrit, pour transmettre à la postérité l'image de Larrey, le ciseau qui avait déjà si heureusement reproduit les traits de Bichat, d'Ambroise Paré et de tant d'autres hommes illustres. Cette proposition, faite avec le plus louable désintéressement, fut accueillie comme le méritaient les nobles sentiments d'admiration et d'amitié qui l'avaient dictée.

Le ministre de la guerre, l'honorable général Trézel, accorda une somme de 6,000 fr. pour l'exécution des travaux du piédestal, dont les marbres et granits furent libéralement fournis par la direction des Beaux-Arts.

Enfin, M. Achille Leclère, membre de l'Institut, voulut bien contribuer à l'œuvre du statuaire, en traçant les dessins du piédestal, et en dirigeant sa construction, de concert avec M. Lemoine, lieutenant-colonel du génie, alors chargé des bâtiments de l'administration de la guerre à Paris.

Grâce à ce concours généreux des citoyens, des pouvoirs publics, et des artistes les plus habiles, la commission put achever l'œuvre qu'elle avait entreprise.

L'ensemble du monument élevé à Larrey dans la cour d'honneur de l'hôpital militaire du Val-de-Grâce se compose d'une statue de bronze, et de quatre bas-reliefs, également de bronze, appliqués aux quatre faces du piédestal.

STATUE.

La statue représente Larrey en uniforme, debout, enveloppé de son manteau, la tête découverte, et pressant sur son cœur le testament de Napoléon. Il a près de lui les livres, les instruments et les armes qui indiquent ses travaux, ses services et les champs de bataille sur lesquels il s'est illustré. Les noms de ces batailles sont inscrits sur une pièce de canon.

BAS-RELIEFS.

1° La Bérésina. — Le pont de la Bérésina est encombré de militaires de tous grades et de toutes armes, de morts, de mourants, de canons et de chevaux. Divers épisodes retracent ce désastre ; mais alors qu'épuisés par les souffrances de toute nature, les hommes cédaient au sentiment

d'un égoïsme excusable, et méconnaissaient la voix de leurs chefs, ils rendaient un insigne hommage de reconnaissance à celui qui les a tant de fois secourus.

Les soldats ont entr'ouvert leurs rangs pour laisser passer LARREY, qui serre affectueusement la main d'un blessé ; un officier de cuirassiers cherche à lui frayer le passage, et de vieux guerriers mutilés le saluent avec respect.

2° AUSTERLITZ. — La *bataille des trois empereurs* est indiquée par les étendards de la France, de l'Allemagne et de la Russie.

Napoléon, entouré de son état-major, observe les mouvements des corps ennemis. Les chasseurs à cheval vont charger les hulans allemands ; des grenadiers de la garde enfoncent un carré de grenadiers russes ; les cosaques arrivent au galop, la lance en arrêt ; des tambours battent la charge, en tête des fusiliers de la garde qui marchent vers une redoute où apparaît un officier tenant l'aigle, et élevant son chapeau en signe d'allégresse.

Au milieu d'un groupe de blessés, qui attendent ou qui ont reçu ses soins, LARREY, avec un de ses aides, panse un grenadier russe et témoigne ainsi de son dévouement pour tous.

3° LES PYRAMIDES. — Bonaparte montre à ses soldats les Pyramides. Il est à la tête de son état-major, où figurent Murat, Junot, Lannes et Berthier.

Un corps d'infanterie marche au pas de charge contre la cavalerie turque lancée au galop et le sabre au poing ; des Arabes et des nègres se traînent aux pieds des soldats pour les poignarder.

LARREY, avec ses aides, secourt les blessés : il s'apprête à opérer un officier, pendant que derrière, un Arabe, armé d'un yatagan, tranche la tête d'un soldat français.

4° SOMMO-SIERRA. — Les Espagnols, repoussés par les Français, s'enfuient vers les montagnes, en tirant leurs derniers coups d'espingole. Une batterie défendue par eux est emportée par une charge de lanciers qui décide de la victoire.

L'empereur apparaît à distance avec quelques généraux : près d'eux, le maréchal Victor, auquel est dû le succès de la bataille, donne l'ordre aux tirailleurs de la garde de poursuivre l'ennemi.

Différents groupes représentent la lutte désespérée des Espagnols.

Le baron LARREY préside aux soins à donner aux blessés ; un caisson des ambulances volantes est disposé pour les recevoir ; des soldats transportent un officier mis hors de combat, et tenant encore son sabre brisé, tandis que son fils, blessé aussi, l'embrasse tendrement.

Le 8 août 1850, à trois heures de l'après-midi, la solennité de l'inauguration a commencé. La grande cour du Val-de-Grâce, encadrée par des estrades recouvertes de tentes élégamment ornées, et pavoisées de nombreux drapeaux, offrait un spectacle à la fois pittoresque et imposant. Les marches de l'église étaient converties en amphithéâtre, et garnies de tout le corps médical militaire en grand uniforme ; sur les autres gradins, étaient groupés des membres de l'Assemblée législative, de l'Institut, de l'Académie nationale de médecine, du conseil de salubrité, des diverses sociétés de médecine de la capitale, les officiers d'administration et le clergé du Val-de-Grâce, une députation des militaires invalides et des vieux soldats de l'armée impériale, revêtus de leurs uniformes de grande tenue, enfin l'élite de la société parisienne, et un grand nombre de dames réunies autour de la fille de Larrey Son fils s'était joint à ses anciens collègues du Val-de-Grâce, pour faire avec eux les honneurs de cette cérémonie.

Un détachement de l'armée et une brillante musique militaire ajoutaient à l'éclat de la fête. Cette assemblée importante était enveloppée, pour ainsi dire, par une population considérable distribuée dans les rues environnantes, à toutes les fenêtres et jusque sur les toits.

M. Dupin, président de l'Assemblée nationale, accompagné de M. le général Petit, président de la commission de souscription; de M. le général Dulac, commandant de la place de Paris; de M. le général Perrot, commandant supérieur des gardes nationales de la Seine, et de M. Bégin, membre du conseil de santé des armées, secrétaire de la commission, est venu occuper la place qui lui était réservée en face du piédestal.

La statue fut alors découverte, et de brillantes fanfares, se joignant à d'unanimes applaudissements, saluèrent l'apparition de Larrey, qui semblait renaître tout à coup pour assister à son triomphe.

Des discours ont ensuite été prononcés :

Par M. le général Petit, au nom de l'armée;

Par M. Bégin, au nom de la commission de souscription et du conseil de santé des armées;

Par M. Roux, au nom de l'Académie des sciences;

Par M. Dubois (d'Amiens), au nom de l'Académie nationale de médecine;

Par M. Jomard, au nom de la commission des sciences et arts de l'Institut d'Égypte;

Par M. Depaul, au nom de la Société médicale d'émulation;

Par M. Baudens, au nom du Val-de-Grâce.

Ces discours annoncés par le programme étant terminés, M. Dupin a pris la parole, et, dans une chaleureuse improvisation, a ému tous les cœurs. Après lui, M. le docteur

Alex. Thierry, vice-président du conseil municipal de la ville de Paris; M. le docteur Raciborski, qui a parlé au nom des anciens Polonais, et M. Lamy, au nom des glorieux débris de notre grande armée, ont aussi remué vivement l'auditoire. Enfin, des discours préparés par M. Quoy, inspecteur général du service de santé de la marine, au nom du corps médical de l'armée de mer, et par M. Willaume, chirurgien principal en retraite, ancien professeur de l'hôpital d'instruction de Metz, au nom des anciens officiers de santé de l'armée de terre, n'ont pu être prononcés. La commission du monument a pensé qu'en reproduisant ces deux discours dans le compte rendu de ses travaux, elle compléterait dignement l'histoire d'une des ovations les plus touchantes et les plus solennelles dont la médecine puisse se glorifier.

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. LE GÉNÉRAL PETIT.

Messieurs,

La France, dans tous les temps, s'est plu à reconnaître et à récompenser tous les gens de mérite, et leur a élevé des monuments divers. L'inauguration de la statue du célèbre docteur Larrey en donnera un nouveau témoignage. J'essaierai, dans cette circonstance, de raconter quelques parties de la vie de cet homme de bien et des services éminents qu'il a rendus; mais je réclamerai à l'avance, sur ce que je vais dire, votre bienveillante indulgence.

La présence du docteur Larrey dans nos armées remonte aux premiers temps de la Révolution. Il continua à servir sous la République, sous l'Empire et jusque dans ces derniers temps, avec une rare distinction.

Dignement apprécié et aimé des gens de guerre, auxquels il consacra plus particulièrement ses soins et ses veilles, il était aussi estimé et honoré des premiers personnages de l'État et des sociétés savantes dont il faisait partie.

Sa réputation s'était successivement répandue dans le monde et il y avait acquis une célébrité méritée. Elle devait cependant un jour y briller d'un plus vif éclat, par l'effet de révélations soudaines.

Une bouche auguste fit entendre ces paroles du haut du rocher de Sainte-Hélène : « Je n'ai point connu un plus » honnête homme que le docteur Larrey. » Ces paroles si vraies ont ému et fait tressaillir tous les cœurs ; elles ont été répétées par toutes les bouches ; elles ont orné la tête vénérable du docteur Larrey d'une auréole de gloire ; elles ont apposé sur son front le sceau de l'immortalité.

Messieurs, lorsque dans les temps à venir, nos arrière-neveux parcoureront l'histoire de nos jours, si féconds en événements, qu'ils liront écrit sur ces pages le nom de Larrey, et les témoignages honorables qui lui furent donnés, tracés de la main même de l'empereur Napoléon, ils sentiront s'élever du fond de leur cœur des sentiments de la plus grande admiration. Ils voudront connaître en détail la vie d'un homme qui, de son vivant, a mérité de pareils éloges, et pleins de respect pour lui, à l'exemple de ses contemporains, ils béniront sa mémoire.

C'est une belle vie, messieurs, que celle du docteur Larrey, de ce véritable ami de l'humanité ; elle est pleine d'enseignements et veut être méditée.

Juste appréciateur d'un mérite réel, l'empereur Napoléon, dès ses premières campagnes en Italie, avait su distinguer le docteur Larrey ; son activité, son zèle, son savoir, ne lui avaient pas échappé. Il l'honora de sa bienveillance et il l'appela au quartier général.

Depuis lors, et durant toutes nos longues guerres, dans les trois parties de l'ancien monde, il a fait partie, en qualité de chirurgien en chef des armées, de toutes nos expéditions militaires.

De l'Italie en Égypte, en Syrie, dans toutes les différentes parties de l'Europe, du nord au midi, des feux du tropique aux glaces du Nord, il a assisté à tous nos principaux combats de géants, et quand la terre tremblait sous les pas d'armées innombrables, combattant avec ardeur pour

saisir les palmes de la victoire, parmi les combattants, dans la mêlée, sous le feu de cent batteries portant partout la mort, le docteur Larrey, paisible et recueilli, parcourait nos différents champs de bataille pour y panser nos blessés, donner des soins, des secours et des consolations aux guerriers malheureux, frappés par les destins et les armées ennemies.

Dans ces sanglantes journées de trouble, de tumulte et d'alarme, il ne connaissait aucun danger pour lui, il n'éprouvait aucun besoin de repos; il ne quittait le champ de bataille qu'après s'être assuré que sa présence n'était plus nécessaire, que tous les blessés, autant que possible, en avaient été enlevés et portés aux ambulances où il les suivait, ou bien il les faisait diriger, en toute hâte, sur les derrières de l'armée, si un retour des hasards de la guerre était à redouter.

Le docteur Larrey n'était pas seulement un homme expert dans son art, un chirurgien militaire accompli, il était doué d'une haute intelligence et d'une grande fermeté de caractère, d'un dévouement et d'un désintéressement admirables. Ne l'a-t-on pas vu dans les temps difficiles et dans des moments de disette extrême ne s'étonner de rien; faire usage de ses effets, de son linge pour panser nos blessés; faire abattre ses propres chevaux pour procurer du bouillon aux malades; et, faute de moyens nécessaires, se servir de toute espèce d'ustensiles, de vases, de meubles, et jusqu'aux casques de nos cuirassiers tombés sur le champ de bataille, pour y faire cuire des aliments, animant ainsi par son zèle et son activité le service de santé commis à sa direction et à sa surveillance?

Si je pouvais, messieurs, vous transporter avec lui sous la tente du soldat, sous celle des chefs de l'armée, et dans la tente de l'empereur Napoléon, où il était admis et souvent appelé, où il savait dire la vérité, soutenir son opi-

nion avec fermeté et respect, que de choses j'aurais à vous révéler !...

Mais ce serait étrangement abuser de vos précieux moments, que de dérouler toute l'histoire de cet homme célèbre, et raconter tous les genres de services qu'il a su rendre, durant ou en dehors des guerres et des combats, dans nos infirmeries et nos hôpitaux militaires ; dans les épidémies qui en différents lieux ont affligé nos armées ; en Orient, lors de la peste, qui fit de si grands ravages dans nos rangs, et dans ces cruelles et fatales calamités survenues dans des jours *néfastes*. Je bornerai donc ce discours, pour ne pas vous fatiguer plus longtemps, aux quelques points principaux de la vie de cet homme illustre que je viens d'exposer en termes généraux, laissant les faits particuliers et les circonstances dignes d'un grand intérêt prendre leur place dans nos annales et dans nos fastes historiques, où ils seront recueillis pour honorer sa mémoire, et pour servir à l'instruction et aux méditations des races futures.

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. BÉGIN.

Messieurs,

Chacun de nous se rappelle sans doute en ce moment l'effet immense que produisit, à pareille époque, en 1842, la nouvelle inattendue de la mort du baron Larrey. Ce fut pour la France entière un événement, je devrais dire un malheur public. Depuis la chaumière jusqu'au palais, il était peu de familles dont Larrey n'eût soulagé ou conservé un père, un fils ou un ami. Partout on sentit que la France perdait un de ses meilleurs citoyens, l'humanité un de ses plus dévoués serviteurs. La douleur fut universelle. L'armée surtout en fut pénétrée; car elle n'a pas oublié ces paroles de l'empereur : « Si l'armée élève une colonne à la reconnaissance, elle devra l'ériger à Larrey. »

C'est que le nom de Larrey était en effet un des plus populaires et des plus vénérés entre tous ceux qui, dans des carrières diverses, avaient acquis le plus de célébrité pendant les deux grandes périodes de la république et de l'empire. Il se mêlait, en n'éveillant que des pensées de paix, de bonté, de consolation, aux souvenirs héroïques ou terribles des campagnes les plus mémorables, des batailles les plus meur-

2

trières, des triomphes prodigieux et des désastres inouïs de nos armées. Il n'était, il ne sera jamais prononcé qu'avec la sympathique reconnaissance que les masses accordent aux grandes et pures vertus. Enfin, par les dernières lignes qu'il ait dictées, le plus grand génie de notre temps, en l'enveloppant dans sa gloire, l'avait associé à son immortalité.

C'est un des précieux priviléges de ce pays, que de produire presque à point nommé les hommes dont il a le plus besoin. De grandes calamités, telles que des épidémies, des guerres, des invasions, des dissensions intestines, viennent-elles fondre sur lui, bientôt, comme par enchantement, les dévouements surgissent, les efforts s'élèvent à la hauteur des périls, les dissipent ou réparent les malheurs que la puissance humaine n'a pu conjurer. Notre histoire est glorieusement remplie des témoignages de cette fécondité providentielle, qui jamais, il faut l'espérer, ne lui fera défaut.

A l'époque où la guerre de la liberté appela sous les drapeaux une génération tout entière, les armées de la république n'eurent pas seulement à combattre sur les champs de bataille, à lutter contre de rigoureuses privations ; elles trouvèrent dans les maladies, dans l'imperfection des secours donnés aux blessés, des ennemis plus redoutables, qui maintes fois compromirent leurs succès. Le service de santé était dans le plus déplorable dénûment. Il fallut puiser à toutes les sources, recourir à tous les expédients, même à celui des réquisitions, pour lui composer un personnel bien insuffisant et bien imparfait. C'est alors que Larrey, âgé de vingt-six ans, parut pour la première fois dans l'armée, à côté des Percy, des Heurteloup, des Noël, des Coste, des Lorentz, des Desgenettes, qui rivalisaient d'efforts pour organiser des hôpitaux, créer des ambulances, faire adopter et suivre les conseils d'une hygiène trop souvent dédaignée ou méconnue.

Larrey s'était essayé au service militaire par une laborieuse campagne à Terre-Neuve. A la suite de fortes études sous son oncle, professeur à Toulouse, et correspondant de l'Académie royale de chirurgie, il avait obtenu dans les concours de brillants succès, et s'était imprégné aux leçons de Sabatier, à la clinique de Desault, des principes d'une saine chirurgie auxquels il demeura toujours fidèle.

Attaché d'abord à l'armée du Rhin, avec le grade d'aide-major (1), Larrey fut chargé de la direction de l'ambulance d'une division commandée par Kellermann, et ensuite par Desaix. Depuis cette époque, on le voit successivement chirurgien en chef adjoint, puis chirurgien en chef aux armées de la Corse, des Pyrénées-Orientales, de l'Angleterre, de la Méditerranée, et enfin de l'armée d'Orient, dont son nom est inséparable. Plus tard, il paraît, comme chirurgien en chef de la garde des consuls et ensuite de la garde impériale, à l'armée de réserve qui combattit à Marengo, à la grande armée en Autriche, en Prusse, en Pologne, en Espagne. Plus tard encore, chargé en chef du service chirurgical de cette grande armée, il l'accompagne en Russie, en Saxe, en France, et partage ses dernières infortunes à Waterloo.

Telle fut, pendant vingt-cinq ans, la carrière de fatigue et d'incroyable activité que parcourut Larrey. Dès son début à l'armée du Rhin, il opéra dans les ambulances une révolution profonde, qui changea les conditions de leur service et fit naître un enthousiasme général. Jusque-là les ambulances militaires ne constituaient pas cet appareil ingénieux que nous connaissons, aussi mobile que la troupe la plus légère et pouvant suivre tous ses mouvements. C'étaient des hôpitaux ambulants, ainsi qu'on les nommait à juste

(1) Ce grade correspondait à celui de chirurgien-major d'aujourd'hui.

titre, traînant sur de pesantes voitures un attirail considérable, devant, réglementairement, se tenir à une lieue du théâtre du combat, et ne pouvant y arriver que longtemps après l'action. Laissés sur le terrain, ou se traînant au hasard dans la campagne, les blessés attendaient douze, vingt-quatre et quelquefois trente-six heures avant que l'administration pût les réunir et que l'art leur donnât ses secours. Si l'armée opérait quelque mouvement rétrograde, ils tombaient inévitablement au pouvoir de l'ennemi, et l'on prévoit aisément quel devait être, dans l'un et l'autre cas, le sort du plus grand nombre.

Je ne décrirai pas les ambulances volantes créées par Larrey pour remédier à tant de maux. Perfectionnées quelques années plus tard à l'armée d'Italie, appropriées en Egypte à la nature du pays et aux exigences d'une guerre alors sans exemple, imitées enfin par toutes les armées de l'Europe, elles eurent pour effet, non seulement de satisfaire à un besoin d'humanité, et de conserver à la patrie un grand nombre de défenseurs, mais d'augmenter la confiance des militaires de tous les grades, en leur montrant, comme toujours assurés, des secours immédiats et un transport aussi commode que rapide vers des hôpitaux pourvus de tout ce qui était nécessaire à leur guérison.

A la tête de son ambulance volante, Larrey et les chirurgiens sous ses ordres se trouvaient partout, se jetaient intrépidement au milieu de l'action, et allaient relever et panser les blessés jusque sous le feu de l'ennemi. C'est ce qu'attestent avec reconnaissance et admiration, dans leurs lettres privées et dans leur correspondance officielle, Beauharnais, Delmas, Landrémont, Desaix, Pérignon, Berthier, Kléber, et surtout celui qui les dominait tous par le génie, et qui était si juste appréciateur du courage et du dévouement.

Dans son ardeur, Larrey courut souvent les plus grands

dangers, perdit ses équipages personnels, vit tomber auprès de lui plusieurs de ses collaborateurs, et reçut de graves blessures, notamment à l'armée du Rhin, en 1793, à Saint-Jean-d'Acre, où son ambulance était établie dans la batterie de brèche, et à Waterloo, où elle fut envahie par l'ennemi, qui le fit prisonnier.

Sur les champs de bataille, comme dans les hôpitaux, Larrey ne voyait parmi les blessés que des hommes souffrants, et n'établissait entre eux d'autres différences que celles résultant des blessures elles-mêmes. Le rang, le grade, les titres, et jusqu'à la nationalité disparaissaient pour lui devant cette loi suprême de courir au plus pressé, de soulager d'abord les douleurs les plus vives. Son zèle ne connaissait pas de limites. Il entourait ses blessés, ainsi qu'il les appelait, d'une sollicitude paternelle, ardente, inépuisable. Tout blessé, ancien ou nouveau, avait droit à son intérêt, à sa protection. L'histoire a conservé le souvenir de l'énergie qu'il déploya dans la défense des jeunes soldats de Lutzen et de Bautzen, de l'insistance pleine de dignité avec laquelle il combattit l'erreur près de se commettre, et enfin des nobles paroles qui récompensèrent son inflexible opiniâtreté : « Un souverain, lui dit l'empereur, est trop heureux d'avoir des serviteurs tels que vous. »

L'observation et l'étude étaient pour Larrey des besoins de tous les instants. Pendant les campagnes les plus pénibles, à Terre-Neuve, en Egypte, en Espagne, en Pologne, en Russie, il trouvait, au milieu des labeurs de sa profession, et à travers de continuels déplacements, des moments à donner aux recherches scientifiques. Configuration et constitution du sol, minéralogie, état du ciel, productions animales et végétales, caractères physiques, mœurs, usages des habitants, maladies qui leur sont propres, épidémies dont ils subissent les atteintes, rien n'échappait à son esprit attentif et investigateur. Il nous a laissé cinq volumes de

Mémoires et Campagnes, qui résument, au point de vue de la science, l'histoire de nos grandes guerres, et qu'on lira toujours avec le charme qui s'attache à de lointains voyages, à des aventures merveilleuses, non moins qu'avec l'intérêt sérieux qu'excitent des observations curieuses d'histoire naturelle, de médecine et de chirurgie.

Larrey prit une part considérable à la réforme dont l'Académie royale de chirurgie donna le signal vers la fin du siècle dernier. A cette époque, notre art était encombré d'instruments compliqués, de pratiques plus ou moins bizarres, héritage accumulé des temps d'ignorance ou de fausse observation, et dont des traditions tyranniques ne permettaient pas de négliger l'emploi. Comme ses maîtres, Larrey voulut que le chirurgien fît beaucoup avec un petit nombre de moyens ; qu'il se confiât, avant tout, à son habileté, et qu'il sût approprier à ses opérations et à ses pansements les objets les plus usuels. La chirurgie militaire avait particulièrement à gagner à cette salutaire révolution, elle qui ne peut emporter à sa suite qu'un matériel nécessairement très limité, et qui doit trouver dans le génie inventif de ses adeptes ses plus sûres ressources.

En suivant cette direction, éminemment rationnelle, Larrey conquit bientôt une des premières places parmi les chirurgiens les plus distingués de l'Europe. Ses recherches ingénieuses sur plusieurs maladies, les opérations importantes qu'il imagina, les succès éclatants qu'il obtint, frappèrent l'attention générale. On lui dut, entre autres perfectionnements, le traitement des fractures des os à l'aide d'appareils solides qui permettent sans danger de longs transports ; la fermeture instantanée des plaies de la poitrine, alors que la vie menace de s'échapper avec les flots du sang ; enfin ces pansements rares, inamovibles, sous lesquels nous avons vu, dans de funestes conjonctures, des blessures graves, et jusqu'à des plaies d'amputation, se trouver guéries lors de la

levée du premier appareil, après plusieurs semaines de routes péniblement parcourues.

Placé fréquemment en face d'une extrême pénurie, Larrey savait, mieux que tout autre, faire servir au soulagement des blessés tout ce qui lui tombait sous la main. L'étoupe des caissons d'artillerie, la mousse des arbres, l'herbe desséchée des champs, se convertissaient en charpie ; le cuir des bottes se façonnait en gouttières et en attelles ; une cravate, des lambeaux de vêtements, lui fournissaient des compresses et des bandes ; à défaut d'autre moyen plastique, le sang du blessé servait à coller ensemble, à consolider ces éléments hétérogènes ; et ces appareils improvisés, rendus trop souvent définitifs par la fatalité des circonstances, abritaient les blessures contre les injures de l'air, contre les chocs des corps extérieurs, et permettaient à la nature de commencer ou même d'achever l'œuvre de la cicatrisation.

Une question capitale s'agitait en chirurgie depuis les dernières guerres d'Allemagne, lorsque Larrey parut sur les champs de bataille. Elle consistait à décider si la nécessité de l'amputation d'un membre étant donnée, il vaut mieux la retarder jusqu'après la cessation des accidents primitifs de la blessure, que la pratiquer immédiatement. Larrey se prononça pour cette dernière opinion, la soutint dans sa thèse inaugurale et la fit prévaloir. Mais ce principe de haute chirurgie, généralisé à toutes les blessures, et appliqué avec fermeté, valut à Larrey, et, par suite, à la plupart des chirurgiens de l'armée, des accusations de précipitation dans leurs jugements et de prédilection pour les opérations sanglantes, trop facilement accueillies et répandues. Il fallut, pour y mettre un terme, que, la guerre arrivant aux portes et jusque dans les rues de la capitale, le chirurgien civil le plus éminent, Dupuytren, déclarât qu'il reconnaissait fondées les règles suivies par la chirurgie militaire, et qu'en les né-

gligeant on perdait plus de blessés qu'on ne parvenait à conserver de membres.

Formé à la forte école chirurgicale de la fin du XVIIIe siècle, à la rigide discipline de son oncle, de Sabatier et de Desault, Larrey suivit les errements de ces grands maîtres. L'exactitude la plus rigoureuse et une extrême précision dans les parties même les plus minutieuses de leur service étaient pour eux une sorte de religion. Plusieurs y apportaient une certaine rudesse, à laquelle subordonnés et malades ne se soumettaient pas sans difficulté, mais qui avait sa source dans la légitime importance des moindres détails, dans le sentiment du danger que la plus légère omission peut faire courir à la vie des hommes. Sans être entièrement dépourvu de cette enveloppe un peu âpre, qui s'allie si parfaitement chez les chirurgiens avec le cœur le plus affectueux, le plus compatissant, Larrey entraînait plutôt par l'exemple et la persuasion qu'il ne contraignait par le commandement.

Ce fanatisme du devoir ne le quittait jamais. A l'armée, au plus faible bruit, au plus léger engagement, il était debout, donnait ses ordres, et sans attendre qu'on le suivît, s'élançait aux endroits où ses soins pouvaient être nécessaires. Pendant plus de trente ans, au Gros-Caillou et aux Invalides, il arrivait à l'heure précise, s'acquittait avec le zèle d'un néophyte de tous les détails de ses fonctions, et souvent restait le dernier dans les salles. Jamais il ne lui arriva, pour aucun motif de plaisir ou d'affaire privée, de s'absenter de son service. Le besoin de la distraction lui était inconnu ; la maladie semblait impuissante à l'arrêter. Bien que déjà âgé, et demeurant loin de l'hôpital, toujours, en toute saison, comme à toute heure, on pouvait l'appeler et on le trouvait empressé, heureux de pouvoir être utile. Dans les cas graves, pour le plus humble soldat, il se faisait donner un lit et passait la nuit dans l'établissement

Après les devoirs du service, après les progrès de l'art,

la plus constante préoccupation de Larrey était l'instruction de ses collaborateurs. Au plus court instant du repos, à la plus fugitive suspension des mouvements militaires, il les réunissait, ouvrait des conférences sur les parties les plus intéressantes de l'anatomie et de la chirurgie, et les exerçait à la pratique des opérations que nécessitent le plus souvent les blessures par armes de guerre. A Strasbourg, en 1792; à Toulon, lors de la formation des armées de la Corse et de la Méditerranée; au Caire, pendant les intervalles des expéditions; à Vienne, après Austerlitz et Wagram, à Vilna, à Moscou, à Dresde, il improvisa ces enseignements pratiques si profitables à tous, en entretenant le goût de l'étude et en excitant l'émulation.

Sur le champ de bataille même, nous l'avons vu maintes fois saisir l'occasion d'enseigner et d'instruire : c'était par un mot, par un geste, par un phénomène qu'il faisait remarquer l'indication instantanée d'une lésion difficile à distinguer, d'une opération reconnue indispensable, d'un résultat annoncé avec une certitude presque infaillible. Cette clinique sur le terrain, quelquefois interrompue par les événements du combat, offrait le contraste admirable d'un groupe d'hommes de science appliqués uniquement à soulager et à conserver, tandis qu'autour d'eux planaient la douleur et la mort.

Ce fut, en 1797, un grand bonheur pour Larrey que d'être appelé, avec Desgenettes, Noël, Brongniart et plusieurs autres chefs distingués du service de santé militaire, dans cet hôpital du Val-de-Grâce, constitué en école, pour y professer l'anatomie et la chirurgie. Malheureusement il fut bientôt arraché, par les nécessités du service de campagne, à ces paisibles fonctions, et l'école elle-même disparut dans la tempête. A quarante années d'intervalle il aimait encore à s'entretenir des espérances qu'elle avait fait concevoir, des services qu'elle commençait à rendre, de l'heu-

reuse influence qu'elle eût exercée sur l'instruction et l'habileté des officiers de santé.

Il se rappelait avec une douloureuse amertume les difficultés souvent éprouvées pour composer les ambulances de guerre, l'incertitude de leur recrutement improvisé, l'ignorance, l'indiscipline de la plupart des jeunes gens sortis par fournées des facultés de médecine, et surtout les maux incalculables qui résultaient, pendant longtemps, de leur insuffisance pratique. Il rêvait, avec une école spéciale, un corps d'officiers de santé militaire formé pour l'armée, instruit en vue de son service, pénétré de son esprit, lui consacrant ses efforts et sa vie, et trouvant dans les soins donnés à tant de braves, dans un rayon de gloire partagé avec eux, la première des récompenses. Plusieurs fois il fut sur le point d'obtenir cette organisation si désirée ; et toujours des campagnes nouvelles, des événements supérieurs, faisaient ajourner la réalisation de projets dont les avantages n'étaient pas contestés.

On peut dire qu'il ne les abandonna jamais. Il applaudit à la reconstitution de nos écoles ; pendant longtemps il les suppléa, et plus tard il leur vint en aide par son enseignement clinique. Tous les jeudis, des praticiens en grand nombre, une foule de jeunes gens studieux, des étrangers attirés à Paris par le désir de l'instruction, se rendaient au Gros-Caillou, suivaient Larrey au lit des malades, recueillaient avec respect ses moindres paroles, et se retiraient émerveillés de sa profonde sagacité, aussi bien que de l'originalité, de la simplicité et de la sûreté de sa pratique.

Larrey personnifia en quelque sorte pendant un demi-siècle la chirurgie de nos armées. Il mérita à juste titre le surnom de Paré de notre époque. Entouré d'hommes de grande valeur, il conserve au milieu d'eux une physionomie qui lui est propre. D'autres ont eu peut-être une science plus étendue, des formes académiques plus exquises, une

plus vaste érudition ; mais Larrey se distingue entre tous par son infatigable activité, son courageux dévouement, la sûreté de son coup d'œil, la promptitude et la justesse de ses déterminations, enfin par une application incessante de ses facultés au service de l'armée et aux progrès de l'art. Plus que de tout autre, on pouvait dire de lui, suivant le mot heureux d'un prince justement regretté, que c'était à la fois un soldat et un savant.

Ajoutons que Larrey porta le désintéressement, cette vertu inséparable de l'amour sincère de l'humanité, jusqu'à l'abnégation de lui-même et à l'oubli de sa famille. Au siége d'Alexandrie, dans le désert après Saint-Jean-d'Acre, dans l'île de Lobau avant Wagram, il sacrifia ses chevaux pour transporter ou nourrir les blessés réunis à son ambulance. Après cinquante années d'exercice de son art, avec une supériorité hors ligne et incontestée, dans les plus hautes fonctions, Larrey n'a guère légué à ses enfants qu'une renommée dignement soutenue par un fils dont le talent égale la modestie.

Il est des caractères qui imposent le respect aux passions les plus ardentes ou les plus aveugles : tel fut celui de Larrey. Qui aurait pu ne pas honorer cet homme profondément honnête, étranger à tous les partis, dont la passion exclusive avait été de faire le bien ? Entouré de la considération générale, il ne connut jamais l'envie, et ne compta que des admirateurs et des amis. Sous la république, tous les généraux près desquels il servit le comblèrent de témoignages d'estime et d'affection. Autant que le comportait la distance des rangs, il avait obtenu la confiance et l'amitié de l'empereur, qui le fit chevalier de la Légion d'honneur lors de l'institution de l'ordre, officier au camp de Boulogne, commandant après Eylau, baron à Wagram, et qui lui accorda, en 1813, après Bautzen, une dotation de 3,000 fr. Il était décoré de l'ordre de la Cou-

ronne de fer. L'armée entière, qui le connaissait, le protégea dans une occasion solennelle, et vénérait en lui le génie bienfaisant dont l'intervention lui était toujours et partout présente et tutélaire.

Après la chute de l'empire, la restauration le maintint dans la possession de ses emplois. Si la réaction de 1815 ne l'épargna pas complétement, ses effets sur lui ne furent que passagers. Expulsé de son siége au conseil de santé des armées, il y fut rétabli avec le titre de membre honoraire. La chambre des représentants de 1818 lui rendit, après une courte délibération, à l'unanimité, et à titre de récompense nationale, la dotation impériale dont la loi des finances de 1817 avait entraîné la suppression. Ce jour de justice et de rémunération resta pour Larrey le plus beau de sa vie.

Rentré en 1830 dans la plénitude de ses attributions, Larrey retrouva, au conseil de santé, son ancien collègue Desgenettes, et, avec le titre d'honoraire, le savant et digne Laubert, heureux de le revoir à leurs côtés. Là il s'occupa encore, et surtout des progrès des écoles et du travail scientifique à exciter parmi les officiers de santé des hôpitaux et des corps de troupes; manière la plus digne, selon lui, de témoigner à ses collaborateurs l'amour qu'il leur avait toujours porté. Dans sa haute position, il fut chargé successivement de missions spéciales en Angleterre, en Belgique, dans les établissements du littoral de la Méditerranée, en Italie, et enfin dans le midi de la France, lorsqu'il s'agit d'y combattre l'épidémie du choléra; il prenait une part active aux travaux des académies et des sociétés savantes dont il était un des membres les plus honorés; enfin il rédigeait la continuation de ses *Mémoires* et sa *Clinique chirurgicale*, ouvrages qui seront toujours pour les chirurgiens militaires la source d'une solide et féconde instruction.

Tant de travaux ne suffisaient qu'à peine à son activité.

L'armée d'Afrique réveillait, depuis plusieurs années, ses souvenirs de l'armée d'Orient; il croyait que les conseils de sa vieille expérience pouvaient y être utiles. Maîtrisé par cette pensée, devenue dominante, il part, accompagné de son digne fils, dont la tendresse s'alarme d'une si périlleuse entreprise. Son voyage à travers l'Algérie n'est qu'un triomphe prolongé ; partout il est accueilli, fêté avec enthousiasme ; ses avis sont sollicités avec empressement et suivis avec confiance. Il arrive ainsi au terme de la patriotique mission qu'il s'est imposée ; mais alors sa santé, jusque-là inébranlable, fléchit tout à coup. Il s'embarque malade, se repose à peine à Toulon, et toujours insensible à ce qui le touche personnellement, vient succomber à Lyon, dans les bras de son fils, au milieu d'amis et de disciples éplorés : mort digne de sa vie, sur le champ de bataille de sa profession, en rendant un dernier service à cette armée qui avait eu toutes ses affections.

Tels ont été, messieurs, les titres de Larrey à la reconnaissance publique. A peine sa mort fut-elle connue, que du deuil général qu'elle répandit surgit la pensée d'élever un monument à sa mémoire. La souscription ouverte à cet effet, et autorisée par le ministre de la guerre, fut aussitôt accueillie par les militaires, les administrateurs, les membres du corps médical, les citoyens de toutes les conditions. Les pouvoirs publics lui vinrent généreusement en aide. De plusieurs contrées de l'Europe arrivèrent des offrandes pour honorer celui qui, dans les vicissitudes de la guerre, avait étendu sur tous sa sollicitude et ses soins.

Grâce à ce concours général, à cette sympathie universelle, l'œuvre de rémunération que nous avons entreprise a pu être achevée ; et la France voit enfin s'élever cette statue où le génie d'un grand artiste a si heureusement reproduit la personne de Larrey, et l'expression de bonté affectueuse, mêlée d'énergie et de résolution, qui l'animait. Ce monu-

ment, destiné à perpétuer le souvenir de la vie la plus pure, la mieux remplie, et à exciter dans les cœurs une noble émulation, attestera à jamais que, dans notre heureux pays, il y a des couronnes pour tous les dévouements, de glorieuses récompenses pour tous les services.

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. ROUX.

Messieurs,

Heureuse la nation qui, dans des temps difficiles et pendant une de ces longues tourmentes qui ébranlent les empires, et dont aucun peuple ne peut se dire complétement à l'abri, voit naître dans son sein tous les hommes supérieurs dont elle peut avoir besoin ; des hommes toujours égaux à eux-mêmes, quels que soient le caractère et la gravité des événements au milieu desquels ils surgissent ; et qui, si l'on n'accorde pas à tous le titre de grands, méritent du moins au plus haut degré la reconnaissance de leur pays pour les éminents services qu'ils ont rendus ! Telle a été la France presque jusqu'à nos jours depuis la fin du siècle dernier. Dans quel autre temps, chez quel peuple, n'était peut-être chez nous déjà, sous Louis XIV, a-t-on vu se produire un aussi grand nombre de ces hommes nécessaires, d'illustres guerriers, d'administrateurs habiles, autant aussi de supériorités dans les arts, dans les sciences, dans les lettres?

Parmi tant de capacités et d'utiles intelligences que le génie d'un nouveau César a fait éclore, ou dont il a favorisé le développement ; parmi tant d'hommes qui ont concouru

de près ou de loin à l'accomplissement de ses desseins, et se sont mus dans sa sphère, il en est peu dont le nom soit plus populaire, et doive être répété aussi longtemps que celui de l'illustre chirurgien dont l'image est sous nos yeux. Larrey a bien mérité les honneurs posthumes qui lui sont rendus en ce moment; et c'est avec une véritable satisfaction que l'Institut, auquel il a appartenu, et qui s'est honoré, lorsqu'il l'a appelé dans son sein, autant que son choix devait honorer Larrey lui-même, vient saluer le monument élevé à sa mémoire par la reconnaissance publique.

Grâces soient rendues à l'artiste célèbre dont le beau talent s'est empreint déjà sur la statue de notre Ambroise Paré; qui déjà aussi médite le nouveau caractère qu'il donnera à une nouvelle statue de Bichat; et qui a si heureusement reproduit les traits de l'homme que l'armée, la chirurgie militaire et la science ont également vénéré!

C'est bien ici que ce monument devait être placé, près de celui de Broussais, au Val-de-Grâce, principal foyer d'instruction des jeunes chirurgiens militaires; où Larrey a professé dans un temps; d'où il est parti pour suivre nos armées, d'abord sur les plages brûlantes du Nil, puis dans toutes les parties de l'Europe, jusque sur les bords glacés de la Bérésina.

Et quel heureux moment a été choisi pour l'inauguration à laquelle nous assistons! Après quelques années écoulées depuis la mort de Larrey, la vérité, la vérité seule a dû dicter les paroles qui ont déjà été prononcées, et présidera à celles que nous devons encore entendre; il n'y a pas à craindre l'exagération des sentiments, presque inséparable de la vivacité des regrets qu'inspire la perte récente d'une grande célébrité. D'un autre côté, les temps et les circonstances qui ont fait l'illustration de Larrey ne sont pas tellement éloignés que beaucoup de ses contemporains ne lui aient survécu, et ne puissent joindre leur voix à la nôtre

pour honorer la mémoire de celui qu'ils ont connu, dont ils ont pu admirer le beau caractère, et dont quelques uns même ont partagé les travaux.

Et, sous un autre rapport aussi, quel singulier caractère la solennité qui nous rassemble n'emprunte-t-elle pas du moment où elle s'accomplit! C'est sous la première république, et durant la guerre qu'elle a eu à soutenir, que Larrey a donné les premières preuves de son savoir et de son habileté. En 93, dans cette année de si triste mémoire, où l'honneur français s'était réfugié dans les camps, c'est l'infortuné Beauharnais, général en chef de l'armée du Rhin, qui, à l'issue d'une grande bataille, signale de la manière la plus honorable les premiers élans de Larrey et les premiers services rendus par ses ambulances volantes. Plus tard, attelé pour ainsi dire au char de Napoléon, il suit le grand capitaine dans ses conquêtes comme dans ses revers : c'est sous ses yeux qu'il donne tant d'éclat à la chirurgie des armées, et se prépare l'insigne honneur d'avoir sa place dans le testament de Sainte-Hélène. Trente ans se sont écoulés depuis la mort de l'empereur; et, après cette période de temps, marquée par tant de caprices de la fortune, par tant d'étranges volontés de la Providence, un monument est élevé à la mémoire de Larrey par la France de nouveau constituée en république, et au moment où la première magistrature de l'État est confiée à un neveu de Napoléon, petit-fils du général Beauharnais. Pourquoi faut-il que le chef de l'État, celui qui tient dans ses mains peut-être les destinées de notre patrie, n'ait pu obéir aux sentiments de son cœur, et venir ajouter, par sa présence, à l'éclat et à la grandeur de cette cérémonie!

Il y a peu d'instants, je rappelais le nom du plus grand physiologiste des temps modernes, de Bichat, dont Larrey était un contemporain d'âge, dont il fut aussi l'ami et l'un des compagnons d'étude sous Desault. Pourquoi ne dirais-

je pas une pensée qui s'est offerte à mon esprit? Si elle se réalisait, le même monument dont nous faisons l'inauguration occuperait plus tard une autre place qui serait peut-être plus définitive, et j'oserais encore dire plus glorieuse, parce que Larrey y serait entouré d'autres illustrations. Bientôt, en effet, il faut l'espérer du moins, et personne ne le désire plus que moi, les vœux du congrès médical s'accompliront; une nouvelle statue de Bichat sera exposée aux regards des générations médicales futures, là même où elles viendront puiser l'instruction. Sa place est choisie sous le péristyle de la Faculté de médecine. Il est impossible que, l'impulsion une fois donnée, d'autres grandes renommées ne soient pas consacrées de la même manière. Oui, un temps viendra où, sous les portiques du beau monument que je viens d'indiquer, au pied de nouvelles statues, on lira les noms, si chers à la science, d'Ambroise Paré, de J.-L. Petit, de Vicq d'Azyr, de Pinel, de Laënnec, voire même de Lavoisier, de Cuvier, en un mot des hommes qui, en France, à de longs intervalles, auront le plus illustré les sciences médicales. Celui qui a si bien mérité qu'on lui donnât le titre glorieux de Paré moderne n'a-t-il pas sa place marquée dans cette sorte de Panthéon médical?

Messieurs, c'est l'Institut, c'est en particulier l'Académie des sciences, à laquelle Larrey a appartenu, où il avait retrouvé tant de ses compagnons d'Égypte, qui vient déposer au pied de ce monument les hommages de la science. Celui que l'Institut a chargé d'être son interprète éprouve quelque embarras pour remplir dignement cette honorable mission; et pourtant il l'a acceptée avec plaisir, il dirait presque avec empressement : c'était pour lui une occasion de dire tout son dévouement pour la chirurgie militaire; d'exprimer combien lui sont chers les faibles liens qui l'y rattachent, et combien il se complaît dans des souvenirs auxquels déjà s'entremêle le nom de Larrey. Il n'a point

oublié que, jeune chirurgien licencié de l'armée de Sambre-et-Meuse, il a été admis ici même, dans cet établissement nouvellement reconnu comme hôpital militaire d'instruction, à en suivre les cours ; qu'il y a fait ses premières études anatomiques ; qu'il y a entendu les leçons de Larrey sur l'anatomie et la chirurgie, celles de Desgenettes sur la physiologie ; et qu'ici encore, dans un concours que Larrey présidait, il a tenté, mais sans succès, d'obtenir une des places subalternes qu'on venait de créer, et de rentrer dans la chirurgie militaire, qu'il venait de quitter. Y eût-il conquis un rang honorable? C'est le secret de la Providence. Mais comment satisferai-je au devoir qui m'a été imposé, et que puis-je dire sur Larrey après les paroles si bien senties qui viennent d'être prononcées?

Il appartenait à l'illustre général qui reçut à Fontainebleau, pour toute l'armée, les adieux de Napoléon, auquel est confiée la garde de son tombeau, à celui qui conduisit si souvent nos soldats à la victoire, d'être ici l'interprète de ses compagnons de péril et de gloire, et d'exprimer les sentiments de l'armée pour la mémoire de Larrey. Nulle voix ne pouvait avoir plus d'autorité pour rappeler le zèle et le dévouement sans bornes dont, durant sa longue carrière, Larrey s'est montré animé partout où il lui a été donné de suivre nos phalanges guerrières, soit au milieu de leurs si éclatants triomphes, soit dans les circonstances où elles ont été trahies par la fortune ; pour dire par quelles rares qualités il s'était rendu l'idole du soldat, combien de vies précieuses il a conservées, souvent même sur les champs de bataille, en exposant la sienne ; et comment on a pu dire de lui qu'il était le héros de l'humanité, suivant partout le génie de la guerre, et sachant proportionner ses ressources et ses moyens à la grandeur des désastres dans les combats les plus meurtriers.

Pareillement il appartenait à l'un des chefs actuels de la

chirurgie de nos armées, à celui qui remplace si dignement Larrey au conseil de santé, et qui a été un de ses collaborateurs les plus actifs et les plus intelligents, de mettre encore une fois en lumière les principales circonstances d'une vie qui a été si souvent racontée, d'une vie si pleine d'événements, si accidentée, si bien connue de nous tous, et d'en suivre les principaux méandres depuis le moment où Larrey entre dans la carrière comme jeune chirurgien de marine, jusqu'au jour où, après avoir occupé les postes les plus élevés dans la chirurgie militaire proprement dite, et y avoir rendu les éminents services qui ont fait inscrire son nom sur les colonnes du monument élevé à la gloire de nos armées, et où, fatigué d'un trop long repos qui convenait pourtant à son âge, il a voulu couronner sa vie en allant affronter le ciel brûlant de l'Algérie pour y visiter notre jeune armée d'Afrique, et de jeunes collègues dont beaucoup avaient été formés à son école : dernier acte de dévouement, funeste voyage dans lequel Larrey a puisé le germe d'une mort qui pouvait se faire attendre encore longtemps. Nul plus que M. Bégin ne pouvait retracer aussi bien tout ce qu'avait de particulier et d'utile, en même temps que de beau, de hardi, et souvent d'imprévu, la pratique chirurgicale de Larrey, soit dans les hôpitaux, soit, et plus encore, sur un champ de bataille. Placé près de lui dans tant de circonstances graves, il a pu profiter lui-même de la fécondité de ses ressources, il a pu suivre les heureux perfectionnements que Larrey a apportés dans le traitement des lésions traumatiques, et surtout dans celui des blessures par armes à feu, et la révolution opérée dans la chirurgie militaire par la création des ambulances volantes.

Par cette seule création, qui permet d'enlever des blessés sous le feu de l'ennemi, et de réparer immédiatement les plus graves résultats de cet art funeste de la guerre, Larrey a conquis à la chirurgie militaire une place d'hon-

neur sur les champs de bataille. Par cette seule création, il aurait pris un rang des plus distingués dans cette longue suite d'hommes dont s'honore la chirurgie militaire de notre nation. Je puis le dire sans avoir la crainte d'être accusé de l'orgueil de corps; je le serais tout au plus d'un peu d'excès d'amour-propre national : combien la France a été de tout temps heureusement partagée sous ce rapport! Dans quel autre pays a-t-on vu éclore et briller un aussi grand nombre de chirurgiens militaires du premier ordre? Oui, la Prusse a eu, sous le grand Frédéric, son Bilguer; oui, les dernières guerres ont produit à l'étranger les Græfe, les Guthrie; mais depuis Ambroise Paré, qui a si glorieusement conquis le titre de restaurateur de la chirurgie française, depuis cet homme de génie qui apporta une si heureuse réforme dans le traitement des plaies d'arquebusade, qui, par la confiance qu'il inspirait et le prestige attaché à son nom, ranima le courage du soldat au siége de Metz, que d'hommes en France ont appartenu à la chirurgie militaire et s'y sont préparés à briller dans la chirurgie civile, ou bien y ont consacré d'une manière éclatante leur vie tout entière! Et pourquoi n'évoquerions-nous pas ici, pour des temps déjà un peu reculés, les noms de Ledran, de J.-L. Petit, de Ravaton, de Louis, de Morand, de Lapeyronie, de Lamartinière; et pour des temps plus rapprochés de nous, ceux de Thomassin, de Noël, de Saucerotte, de Sabatier, de Percy? Quelques uns ont mérité, par leurs travaux, d'être appelés dans le sein de l'ancienne Académie des sciences, comme de notre temps, et parmi les chirurgiens militaires les plus modernes, Larrey a été membre de l'Institut, comme l'avait été avant lui Percy : Percy, cette autre intelligence d'élite, l'auteur de la *Pyrotechnie chirurgicale* et de tant d'autres travaux importants; cet homme si remarquable par l'étendue et l'infinie variété de ses connaissances; que l'ancienne Académie de chirurgie, dans les

dernières années de son existence, avait couronné tant de fois ; auquel elle aurait peut-être interdit le combat en répétant pour lui l'*usque quò* de Lecat ; Percy, qui a tant contribué aussi à l'avancement de la chirurgie des armées, et qui, par les services qu'il a rendus, aurait bien mérité pareillement qu'on élevât à sa mémoire un monument durable.

Mais Larrey, né chirurgien, et chirurgien militaire, comme d'autres naissent poëtes ou orateurs, ainsi que l'a dit un des hommes qui ont parlé sur sa tombe, ne fut pas seulement un chirurgien militaire dans l'acception commune du mot, et le chirurgien militaire le plus parfait des temps modernes ; il ne fut pas seulement l'homme de l'art, actif, entreprenant, suffisant à tout, ne tenant compte aucun ni de la fatigue ni des dangers, ingénieux et fécond en ressources dans les circonstances les plus extraordinaires et les plus imprévues, imprimant à tous ceux qui l'entouraient et qui étaient chargés de le seconder l'activité et l'abnégation de soi-même, consolant comme un ami, comme un père les victimes de la fureur des combats, prodiguant ses soins aux soldats ennemis comme à ses frères d'armes, remplissant enfin, au dire de ceux qui l'ont connu particulièrement, qui ont pu l'observer dans ses nombreuses campagnes, remplissant, dis-je, avec un zèle qui n'avait d'égal que son désintéressement, une des plus saintes missions que l'homme ait pu s'attribuer. Et tel il s'était montré, animé du feu de la jeunesse, dans les premières batailles auxquelles il assista, tel on le vit partout où nos armées ont porté leurs pas, en Italie, en Espagne, en Égypte, en Allemagne, en Russie, en France même, dans les jours néfastes pour notre malheureuse patrie, et jusqu'aux tristes champs de Waterloo. Mais Larrey avait été doué par la nature d'une trop grande intelligence, il avait une trop grande activité d'esprit pour ne pas penser à faire profiter la science du fruit de ses observations. Que de choses il a pu voir dans ses pérégrinations si nombreuses, si

extraordinaires à tous égards, si hors de toute comparaison ! Il aurait manqué à sa mission, et ses contemporains, comme ceux qui lui succéderont, auraient peut-être moins honoré sa mémoire, s'il n'avait pas eu la pensée de ses travaux scientifiques.

Heureusement donc un grand amour du travail, et les années de paix qui ont suivi la chute de l'empire, lui ont permis de faire l'histoire de ses campagnes. Qui ne la connaît? et qu'est-il besoin de rappeler tout l'intérêt qu'elle présente? C'est tout un code de chirurgie militaire, ou plutôt c'est la chirurgie presque tout entière renfermée dans un cadre historique. Des considérations, des vues, des études sur certains objets qui concernent plus particulièrement la médecine proprement dite y ont même trouvé place, telles que ses observations sur la peste, sur la fièvre jaune, sur la plique polonaise, sur les fièvres épidémiques des armées, etc.; comme si rien n'avait pu passer sous les yeux de Larrey, au milieu de ses courses rapides et de ses plus pressantes occupations, sans qu'il y arrêtât sa pensée. C'est un vaste recueil de faits qui auront à jamais une grande valeur, quand même les doctrines auxquelles ils servent de base ou qui les accompagnent ne seraient pas acceptées généralement; car on peut bien le dire sans que cela porte la moindre atteinte à la renommée de Larrey, il a eu ses erreurs, des vues exagérées, des préventions, des oppositions mal fondées. A quel homme supérieur, dans quelque genre que ce soit, ne peut-on pas avoir à en reprocher? On ne remarque pas celles des hommes médiocres. Il a abusé de la cautérisation par le feu. Il a rejeté, sans motifs raisonnables, la réunion immédiate des grandes plaies, méthode dont les si nombreuses et si belles applications impriment à la chirurgie de ce siècle un caractère si remarquable. Il fut froid et indifférent à l'endroit des résections d'os, soit hors des articulations, soit dans les jointures, comme

moyen de suppléer à l'amputation des membres et de diminuer le nombre des mutilations de cette sorte ; l'une des plus belles et des plus heureuses inspirations de la chirurgie moderne, etc., etc.

Mais, et toujours pour ne parler que de ce qui a trait à des points de pratique et de doctrine chirurgicale, on appréciera dans tous les temps ses vues sur le débridement dans les plaies d'armes à feu, sa doctrine sur les avantages des amputations immédiates ou primitives dans les grands délabrements des membres ; sa méthode de traitement des fractures par les appareils inamovibles ; ses observations sur des cas rares de varices anévrismales ; ses études sur la congélation ou sur ce qu'il conviendrait peut-être mieux d'appeler les gelures, etc. On prisera les succès qu'il a obtenus le premier de l'extirpation de la cuisse ; ses tentatives pour perfectionner l'amputation du bras dans l'article, mais bien plus la constation faite par lui d'un fait remarquable, c'est qu'au contraire de l'extirpation de la cuisse, l'une des opérations les plus meurtrières de la chirurgie, l'extirpation du bras n'a pas notablement plus de gravité que l'amputation de ce membre pratiquée dans sa continuité, etc.

On ne sait pas assez généralement qu'à ses débuts, immédiatement avant la destruction de l'ancienne Académie de chirurgie, Larrey fut sur le point de rivaliser avec Percy pour les couronnes que décernait cette ancienne compagnie si justement célèbre. Elle avait proposé pour sujet d'un prix dans un concours qui fut comme non avenu par le malheur des temps, la meilleure forme à donner aux aiguilles. Larrey est descendu dans la lice, où il rencontra Lombard, Boyer et quelques autres, qui tous se rencontrèrent aussi pour faire subir aux instruments de ce genre de semblables modifications, dont le temps a démontré l'utilité.

On ne saurait trop le dire, la noblesse du caractère, la pureté des sentiments du cœur, impriment au talent, au génie même, plus d'élévation, plus de grandeur : les belles qualités de l'âme rendent l'un et l'autre plus vrais et plus dignes de nos hommages. A cet égard, rien n'obscurcit l'imposante physionomie de Larrey : elle est sans tache ; toutes les actions de la vie de ce grand chirurgien dénotent les plus nobles sentiments. Pleine et entière justice lui a été rendue par ses contemporains. Mais aux yeux de l'histoire et pour la postérité, quel témoignage peut valoir celui qui est inscrit dans le testament de Napoléon : « Larrey, c'est » le plus vertueux et le plus honnête homme que j'aie » connu : » éloge sublime. C'est dans les mêmes termes exactement que l'empereur Marc-Aurèle s'est exprimé sur Galien, qu'il avait honoré de son amitié ; c'est le même témoignage qui fut adressé directement par Louis XIV à Lamoignon, pour le contraindre à accepter la place de premier président du parlement de Paris. Combien peu d'hommes ont acquis de justes droits à de tels éloges ! Qu'il est glorieux de les recevoir de souverains tels que Marc-Aurèle, Louis XIV, Napoléon ; dût-on ne considérer les souverains que comme les dépositaires de la puissance publique et les dispensateurs de la louange et des honneurs mérités !

Quelques mots encore, messieurs, et permettez que je les adresse particulièrement aux jeunes adeptes de la science sur lesquels il ne se peut pas que la solennité dont ils sont témoins ne fasse pas une vive impression ; à ceux surtout qui, se destinant à la chirurgie des armées, y font les premiers pas. D'après ce que j'ai dit précédemment, ils savent d'où vient l'affection si vive et si sincère que je porte à la médecine et à la chirurgie militaires : ils comprennent les vœux que je forme pour que l'éclat s'en perpétue en France. Il dépend de vous, jeunes officiers de santé des armées, que de tels vœux se réalisent, qu'un tel avenir s'ac-

complisse, et que de vos rangs sortent des hommes qui rivalisent avec les principaux d'entre vos devanciers. Qu'aucun de vous, toutefois, ne songe à devenir un nouveau Percy ou un nouveau Larrey : ce sont des hommes hors de ligne, à chacun desquels il a fallu, et les éminentes facultés de l'homme lui-même, et les circonstances extraordinaires, pour ne pas dire fabuleuses, au milieu desquelles ils ont vécu. Mais après eux, combien de chirurgiens militaires qui vivent encore se sont acquis une renommée qui fait envie, et peuvent être pris pour modèles! Cherchez à imiter dans leur dévouement, dans leur activité, dans leur tendresse paternelle pour le soldat, et dans leur amour pour les progrès de l'art qu'ils pratiquent, les Willaume, les Gama, les Bégin, les Guyon, les Pasquier, les Gimelle, les Alquié, et l'honorable chef de l'établissement où nous sommes réunis, M. Baudens, dont la voix va bientôt se faire entendre. Et quel plus bel exemple encore à suivre que celui de l'héritier du nom de Larrey, nom qu'il porte si dignement, modèle de piété filiale, âme pure, esprit droit, dont les travaux déjà nombreux, et marqués au coin du vrai savoir, viennent d'être si bien récompensés par son admission à l'Académie de médecine; qui déjà s'est distingué comme chirurgien militaire au siége d'Anvers; et qui, fort de ses propres moyens, et entouré qu'il serait d'ailleurs de l'auréole attachée au nom de son père, ne se distinguerait pas moins, s'il advenait, ce qu'à Dieu ne plaise, que la France eût encore à se montrer sur de grands champs de bataille!

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. DUBOIS (D'AMIENS).

Messieurs,

L'Académie nationale de médecine ne pouvait rester étrangère à la solennité que la chirurgie militaire vient aujourd'hui inaugurer ; aux hommages qu'elle va rendre à la mémoire de son plus glorieux représentant, de *Jean-Dominique* Larrey.

Interprète des sentiments de l'Académie, chargé de porter la parole en son nom, je viens, messieurs, joindre ma voix à la vôtre : je viens célébrer avec vous cette grande illustration.

Larrey a laissé dans l'histoire un nom brillant et révéré, et dans nos cœurs de nobles et touchants souvenirs. Qui ne connaît cette glorieuse, cette retentissante biographie de Larrey ?

Né dans un petit village, au pied des Hautes-Pyrénées, il fait ses premières études sous la direction de son oncle, Alexis Larrey, chirurgien en chef de l'hôpital militaire de Toulouse, puis il s'embarque à Brest, à bord de *la Vigilante*, en qualité de chirurgien auxiliaire ; mais bientôt,

fatigué de ses longues et inutiles croisières, il entre dans le service des armées de terre, et fait ses premières campagnes dans les guerres de la liberté, sur les bords du Rhin, dans les Pyrénées et en Italie.

Dans ces temps glorieux et formidables, Larrey, par une étrange fatalité, se trouve successivement attaché aux corps d'armée de généraux qui presque tous portèrent leurs têtes sur l'échafaud : le vieux maréchal Luckner, aussi étonné de se voir l'objet d'une soudaine et bruyante popularité, que de se voir bientôt après traîné devant le tribunal révolutionnaire ; l'infortuné Custine, aussi brave, aussi intrépide sur les champs de bataille que faible et déconcerté à l'aspect de l'instrument de son supplice ; le brillant et chevaleresque Beauharnais, qui ne croyait léguer à son fils que son épée pour toute fortune, et qui le laissait sur le chemin d'un trône.

Larrey accompagne ensuite des généraux que l'échafaud avait épargnés, mais que la guerre devait à son tour moissonner : c'est Desaix, c'est Dugommier, et tant d'autres, en attendant celui qui devait tous les surpasser en talents et en gloire, résumant dans sa puissante personnalité le génie de la guerre et celui de la politique. Mais bien avant cette époque, Larrey s'était signalé dans nos armées par son rare sang-froid, sa prodigieuse activité et son dévouement sans bornes pour le soldat.

Fidèle à sa terrible mission, le génie de la guerre, génie exterminateur, venait d'imaginer un nouveau moyen de destruction, l'*artillerie volante*, qui ne pardonne pas même aux vaincus, qui poursuit et atteint les fuyards jusque dans le même tourbillon de poussière.

Que fait Larrey ? Fidèle à sa philanthropique mission, son génie conservateur répond en imaginant un nouveau moyen de préservation ; ses *ambulances volantes* qui vont à leur tour lutter de vitesse et d'audace.

C'est dans les défilés des montagnes d'Oberhüchel que Larrey en fit la première application. Nos troupes étaient aux prises avec les Autrichiens ; l'impatient Larrey ne peut se contenir, il se précipite au milieu du feu avec ses nouveaux moyens de transport, entouré de quelques jeunes officiers de santé et suivi de ses infirmiers, qu'il avait fait monter à cheval comme des soldats du train.

Les soldats sont à peine blessés qu'ils sont reçus dans les bras de Larrey et transportés dans les hôpitaux de première ligne.

Quel sublime spectacle, messieurs, au milieu de ces scènes de destruction, que celui de ces jeunes chirurgiens courant sur les pas de Larrey, partout où le feu de l'ennemi fait d'horribles trouées ! quel plus beau titre de gloire pour leur chef ! Que de soldats, sans lui, allaient périr sous les pieds des chevaux ou sous les roues de l'artillerie ! De combien de ses enfants la France ne lui a-t-elle pas été redevable ! Que de familles n'a-t-il pas consolées ! et de quelle reconnaissance les armées ne devaient-elles pas entourer sa personne !

Mais sa plus digne récompense, il l'a trouvée dans son propre cœur, c'est lui-même qui nous l'a dit et avec une admirable simplicité ; c'était un des souvenirs les plus consolants de sa vie. Fort du bien qu'il avait ainsi la conscience d'avoir accompli, il y puisait le principe de cette sérénité qu'on remarquait en lui au milieu des scènes les plus émouvantes.

Mais la conduite de Larrey n'était pas moins admirable dans ces jours de sombre douleur qui suivent les plus brillantes victoires. Je dirai même qu'ici son mérite était d'autant plus grand, que ses actes de courage et d'abnégation ne se passaient plus sous les yeux de l'armée.

Vous le savez, messieurs, ce qui soutient le soldat dans ces terribles luttes, ce qui ajoute à ses forces, à son audace,

c'est l'ardeur même du combat ; c'est l'enivrement de l'attaque et de la défense ; c'était, dans l'antiquité, cette immense clameur que poussaient les combattants... *Exoritur clamorque virum, clangorque tubarum.* Dans nos guerres modernes, c'est le bruit du tambour, les accents du clairon, et jusqu'à ces retentissements et majestueuses détonations de l'artillerie : voilà surtout ce qui excite dans le sang des Gaulois cette *furia* qui frappe d'étonnement et de stupeur les ennemis de la France.

Mais le chirurgien militaire, ce *non combattant*, comme on l'appelle avec une sorte de dédain, que peut-il avoir pardevers lui pour affronter les mêmes luttes, lui qui reçoit la mort et ne la donne pas ?

Et le lendemain de la victoire, au milieu des fatigues, des anxiétés, des labeurs de l'ambulance, et dans les salles des hôpitaux, au sein des épidémies, où sont les témoins de ces nouveaux drames ? Le danger est le même, la mort est toujours aussi instante ; mais ce n'est plus cette mort dont a parlé le poëte :

> Cette mort qui plaît à la victoire,
> Qui vole avec la foudre et que pare la gloire.

C'est une mort lente, obscure, douloureuse, dans un lit d'hôpital, une mort ignorée, loin du pays et de la famille, et qui ne peut laisser de souvenirs que dans le cœur de quelques amis. Eh bien, messieurs, voilà ce que Larrey a su braver mille fois, et cela avec autant d'ardeur, autant de dévouement que sur les champs de bataille.

Voyez-le en Egypte, où, comme on l'a dit, toutes les grandes gloires ont été se former ! avec quel empressement, avec quelle sollicitude il suit ses blessés dans le désert ! il les suspend aux flancs des chameaux et des dromadaires, il s'enferme avec eux dans les hôpitaux et ne les quitte pas un moment.

Voyez-le après la bataille d'Essling : ils manquent de tout, d'abri, de nourriture, d'objets de pansement ; mais leur providence, Larrey est avec eux ; il fait abattre les chevaux de luxe, en commençant par les siens, et donne ainsi à ses blessés du bouillon préparé dans des cuirasses. Les généraux, privés de leurs chevaux de luxe, sont furieux de ce qu'ils appellent l'attentat de Larrey ; ils vont se plaindre à l'empereur.

Larrey aimait à raconter cet épisode. L'empereur le fait venir, et, prenant un visage sévère, il l'interroge en présence de son état-major : « Eh quoi ! lui dit-il, de votre propre autorité vous avez osé ainsi disposer des chevaux des officiers, et cela pour donner du bouillon à vos blessés? — Oui, répond Larrey. — Eh bien ! réplique l'empereur, je vous nomme baron de l'empire. »

Mais après les batailles de Wagram et d'Eylau, la grande armée va passer le Niémen et marche sur Moscou.

Larrey est nommé, par un décret de l'empereur, chirurgien en chef de cette vaste agglomération d'hommes. Sa belle conduite à Smolensk, à Borodino, à Moscou, est connue de tout le monde. Mais c'est surtout dans la retraite de l'armée, dans cet immense désastre, que Larrey déploya toute l'énergie de son caractère, toutes les forces de son âme.

L'empereur avait donné à l'armée un étrange spectacle, plein d'héroïsme encore s'il eût duré longtemps. Elle avait vu ce conquérant, naguère si redouté, si puissant, cheminer péniblement avec elle un bâton à la main ; mais les exigences de sa politique l'avaient bientôt éloigné de ses rangs ; tandis que chaque jour, et jusqu'à la frontière prussienne, elle retrouvait son chirurgien en chef qui marchait intrépidement au milieu de cette masse confuse, un thermomètre à sa boutonnière et traînant par la bride le dernier cheval qui lui restât.

Dresde, Leipsick, Hanau, en 1813, Waterloo en 1815, le trouvèrent aussi dévoué, aussi ardent qu'aux plus beaux temps de l'empire. En 1830, dans les journées de juillet, il couvre de sa popularité et protége les blessés de la garde royale ; et lorsqu'une nouvelle conquête de la France entraîna nos soldats sur le sol de l'Afrique, Larrey, qui avait atteint sa soixante-seizième année, voulut revoir les tentes des Arabes et les camps de nos jeunes soldats ; mais il y puisa le germe d'une grave maladie, et bientôt il expira dans les bras d'un fils qui faisait son orgueil et qui déjà portait dignement le nom de Larrey.

Messieurs, je n'ai voulu qu'esquisser ici les traits principaux de cette bonne et forte nature, de cette âme patriotique. Vous n'attendiez certainement point de moi que je vous fisse connaître la personne de Larrey (1). Qu'aurais-je pu dire après ceux qui viennent de le célébrer et au pied de ce monument?

Associé au nom glorieux de Napoléon, mêlé à tous les grands événements de l'épopée impériale, son nom était par cela même sauvé de l'oubli ; il ne pouvait plus périr. Mais à l'aspect de cette noble image, de ce bronze qui respire, moi aussi, messieurs, je suis tenté de m'écrier : Le voilà ! c'est bien lui, c'est Larrey? il n'est plus couché dans son tombeau : il est là, debout ; il domine, ou plutôt il protége cet asile de la science et de la douleur !

Grâce au génie des arts, grâce au talent du Phidias moderne, Larrey restera ici à tout jamais, et de sa personne, j'ose dire, comme un symbole de dévouement, de fidélité, de courage et d'honneur.

Larrey attendait de vous, messieurs, cette espèce d'apothéose. Vous avez rendu un pareil hommage, et dans ces

(1) Voyez l'Éloge de Larrey, prononcé dans le sein de l'Académie de médecine, par E. Pariset. (*Histoire des membres de l'Académie de médecine*, par E. Pariset, Paris, 1850, t. II, pag. 483 et suiv)..

mêmes lieux, à la médecine militaire, dans la personne de Broussais ; vous ne pouviez faire moins pour la chirurgie militaire.

Tous ces jeunes officiers de santé auront encore à s'incliner devant ces deux maîtres ; tout ce peuple de soldats sera de nouveau sous la tutelle de ces deux génies. Aux uns ils montreront les sentiers qu'ils doivent suivre, les exemples qu'ils doivent imiter ; aux autres ils diront que, si trop longtemps la patrie n'avait voulu couronner que des soldats victorieux, elle décerne aujourd'hui des couronnes, elle consacre des monuments à ceux qui ne se sont imposé d'autre mission que celle de conserver des citoyens : monuments pieux, impérissables, auxquels il ne manque que l'inscription romaine :

OB CIVES SERVATOS !

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. JOMARD.

Messieurs,

Permettez qu'au nom des compagnons de voyage de Larrey à l'expédition d'Égypte, au nom de l'Institut d'Égypte et de la commission des sciences et arts, je fasse entendre ici quelques paroles.

Messieurs, il y a huit ans, nous conduisions Larrey à sa dernière demeure; aujourd'hui, nous lui élevons un monument durable : aux douleurs de l'amitié succède le chant de l'apothéose.

Le pays lui devait cet honneur; car le plus grand capitaine du siècle, ce si excellent juge des hommes, avait convié la France à récompenser par la gloire son mérite et sa vertu. Il l'avait apprécié dès avant l'époque de Campo-Formio, et l'illustre Desaix avait déjà pour lui de l'affection, lorsque, après la première campagne du Rhin, il l'appela près de lui à l'armée de l'Orient. « J'ai sollicité, écrivait-il au commissaire général de l'armée, *que Larrey fût avec moi*...Si l'on me refuse, s'il est nécessaire de l'enlever, je l'enlèverai. » Par combien de dévouement, de courage, de services rendus pendant les campagnes

d'Égypte et de Syrie, Larrey n'a-t-il pas payé ces nobles paroles d'encouragement !

S'il ne suivit pas Desaix dans la Thébaïde, c'est que sa présence était jugée indispensable au quartier général ; le chef de l'armée voulait, à son tour, *que Larrey fût avec lui*.

Celui-ci ne se borne pas à accompagner partout le général Bonaparte, à donner ses soins à l'armée, à organiser des hôpitaux militaires, à former des ambulances volantes, sa création favorite ; à donner des ordres et des instructions au nombreux corps chirurgical placé sous son commandement ; à veiller nuit et jour au salut des blessés, tantôt sur le champ de bataille et sous le feu de l'ennemi, tantôt dans les hôpitaux improvisés ; combattant tour à tour la peste, la dyssenterie, l'ophthalmie, ces redoutables fléaux qui déparent le plus beau pays de la terre : cet homme actif et généreux, dont les fatigues et les travaux avaient endurci le corps et non pas le cœur, voulait que la science profitât au peuple conquis comme aux Français eux-mêmes ; il demandait, il obtenait du général en chef un hôpital de quatre cents malades en faveur des indigents de la ville du Caire. C'est ainsi que nous l'avons vu en Égypte, ne consultant que l'humanité, prodiguer ses soins aux vaincus, et faire bénir le nom français.

L'un de ces bas-reliefs qui sont sous vos yeux, chef-d'œuvre, après tant d'autres, de notre grand statuaire David, montre Larrey au plus fort de la bataille, opérant un blessé, lui sauvant la vie, et ce blessé est un ennemi. Tel il fut en Syrie, à Héliopolis, à Aboukir, et partout animé constamment d'une pitié généreuse et du pur sentiment de l'humanité. Des chevaux lui sont donnés pour le transporter, lui et ses appareils, partout où son service l'appelle ; il les donne aux blessés. Pendant la campagne meurtrière de Syrie, où trente médecins et chirurgiens succombèrent à ses côtés, dans la traversée du grand désert qui est la porte

de l'Asie, on l'a vu, comme Berthollet, comme Bertrand, comme le général Bonaparte, on l'a vu cent fois descendre de sa monture pour la donner aux malades, et affronter la marche la plus fatigante et la plus pénible dans les sables profonds de l'Afrique.

A l'entrée de ce même désert, un fait alarmant s'était déclaré : des bataillons entiers sont atteints d'hémorrhagie dans la bouche : Larrey découvre qu'elle est causée par des sangsues presque microscopiques, provenant d'une eau croupissante dont les soldats, haletants de soif, s'étaient abreuvés : sa découverte met un terme au fléau.

Qu'on montre Larrey dans trente batailles, toujours le même, toujours aussi dévoué, aussi généreux, nulle part il n'aura été plus admirable que pendant les campagnes d'Orient, qui aussi, à ses yeux, étaient un de ses plus beaux titres, un de ses plus chers souvenirs!

Faut-il s'en étonner ! Il était en Égypte, si j'ose le dire, la providence des soldats. Sentent-ils la fatigue, Larrey les fait porter sur ses chameaux ; la faim, il les nourrit ; la soif, il l'apaise ; la douleur, il la soulage ; le danger, il le partage avec eux ; est-ce la peste, enfin, il la brave ; la mort, il l'écarte, ou bien la rend plus douce.

Au siége d'Alexandrie, qui fut si long, si pénible, les assiégés étaient réduits à la disette, à la plus triste nourriture : qui vient à leur secours ! c'est encore lui. Larrey fait tuer tous ses chevaux pour alimenter une partie de la garnison. Ici, messieurs, dans cette enceinte, après quarante-huit ans écoulés, je ne suis peut-être pas le seul qui lui ait dû ce secours.

Combien de glorieux noms je pourrais citer, parmi les généraux d'Égypte, qui lui ont dû bien plus qu'un secours passager ! Combien d'illustres braves enlevés par lui à une mort certaine, ou qui ont reçu ses soins sur le champ de bataille! Kléber et Menou, à Alexandrie ; les généraux

Alméras et Muireur, à la bataille des Pyramides ; Eugène Beauharnais, Bon, Caffarelli, Colbert, Damas, Digeon, Doguereau, Duroc, depuis duc de Frioul ; Merlin, Say, Sabatier, Sanson, à Saint-Jean-d'Acre et en Syrie ; Bertrand, Bron, Crétin, Lannes, depuis duc de Montebello ; Lanusse, Latour-Maubourg, à Aboukir ; Dupuy, Belliard, Curial, Sulkowski, Lacuée, au Caire ; enfin Dommartin, Junot, depuis duc d'Abrantès, et vingt autres qui lui durent la vie ; Arrighi, le parent du général Bonaparte, qui avait eu le cou traversé par une balle à Saint-Jean-d'Acre ; Murat l'intrépide, de qui la gorge fut percée de part en part à Aboukir ; Fugière, qui avait eu le bras emporté à la même bataille, et dont les armes furent données à Larrey en souvenir de sa conduite héroïque.

Un trait moins connu est celui du chef de la cavalerie de l'armée, le brave Silly, qui. à la bataille du 30 ventôse, venait de subir l'amputation, lorsqu'un corps de dragons anglais vint à fondre sur le groupe du chirurgien et de l'amputé. Larrey n'hésite pas un instant, il charge le blessé sur ses épaules, et il réussit à le transporter jusqu'au camp français d'Alexandrie, grâce au terrain entrecoupé qui ralentit heureusement la course des dragons.

Tant de preuves d'un dévouement sublime ne sont pas restées sans récompense, je veux dire celles qui flattent le plus les hommes de cœur, les témoignages de l'estime publique. Qu'on lise les lettres que le premier consul lui faisait écrire en Égypte par le général Berthier, au nom du gouvernement : la reconnaissance de la patrie pour de si glorieux services y est exprimée en termes tels qu'on ne pourrait que les affaiblir en ne citant pas ces lettres entières. Et cependant Larrey devait encore se vouer pendant quinze années au bien-être et à la conservation de nos armées. Il ne m'appartient pas de toucher cette période de sa vie ; mais une époque qui se lie intimement à celle des campa-

gnes d'Égypte est son voyage en Algérie : Larrey voulut le faire, non seulement pour travailler encore au salut d'une armée française, mais pour toucher une fois de plus à ce sol d'Afrique où il s'était illustré. Faire une telle excursion, quand on est presque octogénaire, eût été une imprudence pour un homme organisé d'une façon moins robuste ; mais lui comptait sur l'énergie de sa constitution, et il désirait ardemment se retremper dans de glorieux souvenirs. S'il a succombé dans cette épreuve, c'est qu'il voulut, comme toujours, en 1842 comme depuis 1787, servir son pays sans consulrer ses forces.

Jamais, en effet, cœur plus dévoué à la patrie ne battit dans une poitrine française ; jamais la médecine militaire ne rendit de plus éclatants services ; jamais souscription pour un monument public ne fut plus justement appelée *souscription nationale*.

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. DEPAUL.

Messieurs,

La Société médicale d'émulation, dont j'ai l'honneur d'être l'interprète dans cette solennité, n'a pu voir sans un légitime orgueil la mémoire d'un de ses fondateurs recevoir la plus belle récompense qu'un homme de bien puisse ambitionner, la reconnaissance et l'admiration de ses concitoyens. Elle a accepté avec bonheur de venir prendre sa part de la fête vraiment nationale qui nous réunit en ce jour, et de mêler encore une fois publiquement sa voix à celle de toutes les corporations savantes qui s'honorent de l'avoir compté dans leur sein.

Vous n'attendez pas de moi, messieurs, que, rentrant dans les détails d'une vie si bien remplie, je vous fasse la biographie complète de l'homme illustre dont nous honorons la mémoire. Des voix plus éloquentes que la mienne se sont déjà noblement acquittées de ce soin, d'autres le feront peut-être encore; mais il est un épisode de cette vie si glorieuse pour lequel la Société médicale d'émulation se sent une prédilection toute particulière, car il touche à sa création et aux plus brillantes années de son existence.

Permettez-moi donc de vous dire comment Larrey, s'associant à des hommes qui, eux aussi, ont immortalisé leurs noms, concourut à sa fondation, et aida par ses travaux à la placer bientôt au premier rang. Vous comprendrez alors qu'il était de notre devoir d'apporter ici le tribut de nos hommages et de notre reconnaissance. Notre absence eût été plus que de l'ingratitude.

Ni la vie, pour lui si active, des champs de bataille, ni les joies de la victoire, ni les honneurs de tout genre qui lui furent si justement accordés, ne purent faire oublier à Larrey la Société médicale d'émulation. Avec quel bonheur il venait encore, dans les dernières années de sa vie, assister à nos séances et nous encourager dans nos travaux !

Peu d'entre nous, qui appartenons à une génération nouvelle, avons pu jouir de ce trop rare, mais précieux exemple, donné par un homme qui, parvenu au faîte de la gloire et élevé aux plus hautes dignités, aima toujours à se souvenir de ses premiers pas dans la carrière médicale. L'Académie de médecine et l'Institut, qui s'honorèrent en l'appelant dans leur sein, ne lui firent jamais oublier les sociétés savantes, plus modestes sans doute, mais qui surent aussi marquer leur place dans les progrès de la science : à toutes, il conserva la même constance, la même fidélité, et comme s'il eût pressenti que nous serions fiers de perpétuer parmi nous ses nobles traditions, il voulut que de bonne heure son fils, digne héritier d'un nom si difficile à porter, vînt s'asseoir parmi nous, et nous rappeler sans cesse, par sa présence, notre origine et le but de nos travaux. Vous savez, messieurs, si ces espérances furent trompées ! Le fils s'est montré digne du père. Probité, talent, courage, tout ce que nous honorons aujourd'hui, jusqu'à cette modestie qui est la compagne du vrai savoir, nous n'avons rien perdu.

Messieurs, une grande, mais terrible révolution venait

de s'accomplir. La société tout entière, ébranlée jusque dans ses bases, avait vu s'écrouler sans distinction, et les institutions mauvaises qui avaient soulevé la tempête, et les corporations savantes au sein desquelles se développaient, comme toujours, le progrès dans les sciences et dans les arts. Triste exemple! messieurs, cruelle leçon, dont les passions et les tendances de l'esprit humain ne nous ont pas toujours permis de profiter comme nous l'aurions dû, et qui nous prouvent, une fois de plus, que le véritable progrès est celui qui s'accomplit sans secousses et sans violence.

Deux illustres compagnies savantes, dont l'une a élevé à la science un monument impérissable, venaient de disparaître dans le bouleversement général. Je veux parler de la Société royale de médecine, et de l'Académie de chirurgie. La science n'était plus représentée ; elle manquait d'un centre commun, sans lequel les tendances individuelles sont sans effet, sans lequel aussi, il n'y a plus d'ensemble dans les efforts ni d'unité dans le résultat.

Quelques hommes, jeunes alors, les uns déjà médecins, d'autres encore élèves, liés entre eux par le sentiment d'un besoin commun aussi bien que par l'élévation de l'esprit, conçurent le projet de remplacer, autant qu'il était en eux, les foyers éteints, d'où ne rayonnaient plus les préceptes utiles et la méthode. Presque simultanément se formèrent trois sociétés médicales nouvelles, et toutes les trois, on peut le dire, ont dignement rempli leur mission.

La *Société de l'école de médecine*, qui fut officiellement constituée par le décret du 14 frimaire an III, qui organisait en même temps les écoles de médecine. Elle se composa naturellement des professeurs de l'école de Paris, qui s'adjoignirent les praticiens les plus distingués de la ville. Sept volumes de mémoires publiés par elle depuis 1804 jusqu'en 1821, joints à ses bulletins imprimés dans le journal

de Leroux, témoignent assez de la part qu'elle prit dans le mouvement scientifique de l'époque.

La *Société de médecine*, qui s'était d'abord organisée sous le titre de *Société de santé de Paris*, le 22 mars 1796, fut l'œuvre de quelques hommes d'élite. *Corvisart, Desgenettes, Fourcroy, Boyer, Leclerc*, etc., en furent le noyau, et tous, vous le savez, ont laissé des noms chers à la science et à l'humanité. Le *Journal général de médecine, chirurgie et pharmacie*, fondé par elle, plus tard les *Transactions médicales*, et enfin la *Revue médicale nationale et étrangère*, nous ont transmis les fruits de leurs travaux.

Enfin, messieurs, à peu près à la même époque, apparut la Société que j'ai l'honneur de représenter ici. Il me suffira de vous rappeler qu'*Alibert*, *Bichat*, *Larrey*, *Moreau* (de la Sarthe), *Richerand*, furent ses fondateurs, pour que vous puissiez facilement pressentir tout ce que de pareils hommes pouvaient accomplir en combinant leurs efforts. *Thouret*, qui était alors directeur de l'école, les accueillit avec bienveillance, et favorisa l'établissement de quelques conférences dans lesquelles ils purent épancher leurs tendances scientifiques, et concerter les moyens de les réaliser. Mais bientôt il fit plus, car ce fut sur sa demande qu'on nous accorda, en prairial an IV (1796), l'autorisation de nous constituer régulièrement sous le nom de *Société médicale d'émulation*. Ce fut encore lui qui, en sollicitant son inscription au nombre des membres associés, nous offrit un local pour nos séances, au sein même de l'école : généreuse hospitalité, messieurs, qui, en se perpétuant depuis avec la même bienveillance, nous a permis de grandir dans les lieux qui furent notre berceau. A cette agrégation si pleine d'avenir, se joignirent presque aussitôt *Pinel*, *Hallé*, *De Candolle*, *Cabanis* et tant d'autres qui furent plus tard la gloire de la France.

Larrey avait alors atteint sa trentième année, et quoique

né dans nos montagnes pyrénéennes, où la nature, toujours la même, transmet souvent aux hommes quelque chose qui rappelle nos primitives races, il avait dû, pour rétablir sa santé, momentanément altérée par les fatigues de ses premières campagnes, venir prendre quelque temps de repos. C'est à cette circonstance, qui le rapprocha accidentellement des hommes dont j'ai parlé, que nous devons de l'avoir vu participer à notre fondation aussi bien qu'à nos travaux. Ce qu'il fit pour la médecine civile, il avait d'abord conçu le projet de le faire pour la chirurgie militaire, à laquelle il a plus particulièrement appartenu, et pour laquelle il réservait ses plus chères affections; mais les événements ne lui permirent pas de réaliser ce premier projet, dont il nous a transmis la confidence dans ses mémoires de chirurgie militaire. La Société médicale d'émulation se mit à l'œuvre sans bruit, mais avec zèle et persévérance, et une année à peine s'était écoulée depuis son institution, qu'elle débutait dignement par la publication du premier volume de ses mémoires. Le nom de Larrey ne pouvait manquer de s'y trouver : il y consigna un excellent travail sur les bons effets du moxa, secondé par l'application de l'ammoniaque. Ce premier volume, déjà si riche et si bien rempli, fut accueilli comme il le méritait par le monde savant, et plusieurs autres d'une valeur au moins égale le suivirent bientôt. L'illustre chirurgien militaire, dont le mérite n'avait pas échappé à la sagacité du grand capitaine qui devait remplir le monde entier de sa renommée, dut momentanément s'éloigner de ses collègues, et porter sur les champs de bataille ce dévouement et ce courage qui l'ont immortalisé. C'est là, messieurs, ce qui explique pourquoi, pendant les années qui suivirent, son nom ne se trouve qu'à de longs intervalles dans les nouvelles productions de la Société médicale d'émulation. Toutes les fois qu'il le put, il prouva cependant qu'il ne l'avait pas oubliée. C'est ainsi qu'on

trouve de lui, dans notre sixième volume, une observation sur un hydrothorax singulier avec un mémoire sur les plaies faites par les animaux enragés, et que d'un autre côté, il a concouru par deux notices à la publication du huitième, l'une sur l'oschéochalasie, l'autre sur les effets des balles perdues dans le thorax. Mais plus tard, lorsque les circonstances nous forcèrent à interrompre la série de nos mémoires, et qu'il nous fallut confier nos travaux aux recueils scientifiques de l'époque, la collaboration active de Larrey ne nous fit plus défaut. Les *Bulletins des sciences médicales*, le *Journal de médecine*, le *Journal universel des sciences médicales*, fourmillent de mémoires, de notices, d'observations curieuses, et de rapports dus à sa plume, ouvrages qui tous révèlent un esprit sérieux et un observateur consciencieux. Il serait trop long de vous en donner une analyse, même succincte. Ils sont d'ailleurs trop bien connus des hommes de l'art qui cultivent particulièrement la chirurgie, et depuis longtemps ils ont été appréciés à leur juste valeur.

Vous le voyez, messieurs, le grand chirurgien dont ce bronze est destiné à transmettre l'image et la renommée aux générations futures n'aida pas seulement à la fondation de notre édifice ; il concourut, autant qu'il lui fut donné de le faire, à son agrandissement et à sa prospérité.

Après les éloquents discours que vous avez entendus, et qui me laissaient si peu de choses nouvelles à vous faire connaître, j'éprouve la crainte d'avoir été trop long, et j'ai besoin d'espérer que vous trouverez mon excuse dans le sentiment de pieuse reconnaissance qui anime la Société médicale d'émulation tout entière.

Permettez-moi cependant, en terminant, de ne pas oublier l'artiste éminent qui, s'inspirant encore une fois de son génie et de son cœur, a su faire si noblement revivre des traits qui nous furent chers. C'est à David, d'Angers, que nous devions déjà les statues d'Ambroise Paré et de

Bichat. Le corps médical tout entier doit s'enorgueillir de lui devoir celle que nous inaugurons en ce moment. Qu'il reçoive ici de nouveau le tribut public de notre admiration et de notre reconnaissance.

Et toi, Larrey, dont le dévouement à Napoléon fut sans bornes, sois heureux et fier, c'est lorsque la France a fait de l'héritier de ce grand nom son premier citoyen, que tu reçois ce solennel et glorieux hommage!

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. BAUDENS.

Messieurs,

Appelé à parler le dernier dans cette solennité, n'attendez pas de moi que je vienne retracer la vie de Larrey.

Je serai sobre ; je prends la parole pour un devoir facile, pour remercier, au nom des professeurs de l'école du Val-de-Grâce, l'honorable assistance par qui vient d'être glorifiée, dans l'un de ses membres les plus éminents, la chirurgie militaire tout entière.

Que M. le président de l'Assemblée nationale, qu'on retrouve partout où il y a un noble encouragement à donner ; que les hauts personnages de tous ordres ici présents, me permettent en effet de reporter sur notre corporation un reflet de cette glorieuse journée.

Honneur à la commission du monument Larrey pour avoir réalisé le vœu de Napoléon ! honneur à elle pour avoir choisi le Val-de-Grâce, quand le monde entier aurait pu revendiquer la statue du célèbre chirurgien, citoyen de toutes les nations par les services qu'il a partout rendus à l'humanité !

En plaçant le monument élevé à Larrey par l'armée reconnaissante à côté de ce temple offert à Dieu par la piété

d'une grande reine, la commission s'est rappelée combien Larrey attachait un haut prix à son titre de professeur du Val-de-Grâce, de cette école d'où a surgi cette pléiade de jeunes médecins militaires qui a donné aux facultés de médecine des professeurs, aux académies des membres illustres, à l'armée non seulement des savants, mais des soldats, comme l'a dit un noble prince, digne appréciateur de tous les genres de mérite, et à jamais regretté. La commission a voulu qu'en tout temps, les élèves d'une école qui ne doit et ne peut périr pussent s'inspirer des vertus du grand citoyen par la contemplation de ce bronze, que le burin et le génie du statuaire semblent avoir animé.

Et maintenant que pourrais-je ajouter, après les éloquentes paroles que vous venez d'entendre?

Un général illustré sur de nombreux champs de bataille nous a montré en Larrey le soldat sans peur, se jetant avec une froide intrépidité au fort de la mêlée pour arracher à la mort des blessés, heureux de verser son propre sang, pourvu qu'il parvînt à tarir celui qui s'échappait d'horribles mutilations.

L'un des glorieux survivants d'une création due au héros de l'armée d'Égypte, et dont il ne restera bientôt plus que les œuvres immortelles, vous a dit au nom de l'Institut d'Égypte ce qu'était à vingt-cinq ans son collègue Larrey

Il recueille sur le sol où Champollion viendra plus tard interpréter les siècles passés de précieux matériaux d'archéologie. Au milieu des sables de l'Égypte son âme de feu, ses inspirations ingénieuses savent trouver des secours inattendus dans des contrées où la civilisation, en se retirant, n'a laissé que ruines et désert ; il crée pour ses ambulances de précieuses ressources là où manquent les choses indispensables à la vie. C'est que Larrey, comme saint Vincent de Paul, avait au cœur un inépuisable trésor d'ineffable bonté ; il aimait les blessés avec ferveur, comme un père

aime ses enfants ; il les défendra avec héroïsme jusqu'au moment où la mort, pour en finir avec ce rude athlète qui si souvent l'a conjurée, l'emportera à son tour, sur cette même terre d'Afrique où un demi-siècle plus tard il viendra recommencer une lutte que son grand âge aura rendue par trop inégale.

L'Académie de médecine, qui eut pour fondateur, nous aimons à le rappeler, l'un des nôtres, Lapeyronie, chirurgien d'armée et du roi Louis XV, vient de payer à la mémoire du savant son tribut d'admiration. Son éloquent secrétaire l'a dit : Le temps aura effacé le nom de Larrey gravé sur la pierre de l'Arc de triomphe, l'airain de ce monument sera rentré dans la poussière, que les travaux de l'homme de la science vivront encore. C'est que les autres gloires de ce monde n'ont qu'un temps, celle du savant seule ne périt pas.

Mais c'est comme homme d'action, comme chirurgien militant qu'il faut voir Larrey, ainsi que l'a dit l'honorable inspecteur du corps de santé. C'est sur le champ de bataille que la grande nature de cet homme, si heureusement doté, se révèle dans tout l'éclat de sa force, dans toute la pompe et la majesté de son génie bienfaisant.

Il s'attache aux pas de Napoléon, du Nord au Midi, de l'Orient à l'Occident. Sans la perdre un instant de vue, il suit sa trace glorieuse et jonchée de débris sanglants. Fatigue, famine, projectiles, contagion, il brave tout, rien ne l'arrête ; il marche poussé par une force invisible et surnaturelle : comme les hommes marqués du doigt de Dieu, il accomplit une mission providentielle.

Il aurait manqué à la couronne de Larrey son plus beau fleuron, si, comme ses collègues du Val-de-Grâce, Desgenettes, Percy, Sérullas, Broussais, il n'avait pris part aux travaux d'une réunion de savants que le monde entier envie à la France : il était membre de l'Institut.

Notre vénérable maître, M. Roux, que la médecine militaire se fait gloire de revendiquer comme lui ayant appartenu, vous a apporté l'hommage de cette illustre assemblée. Je craindrais d'affaiblir, en ajoutant un seul mot, les nobles et durables impressions que sa parole vient de produire.

Après ces nombreux et éclatants témoignages émanés de sources si hautes et si pures, relevons-nous, chirurgiens militaires, fiers d'un si glorieux héritage ; inscrivons dans nos fastes le nom cher et vénéré de Larrey, mais n'oublions pas que ce legs nous impose de grands devoirs.

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. DUPIN.

Messieurs,

Si quelqu'un s'avisait jamais de contester aux chirurgiens militaires leur assimilation avec les officiers de l'armée et l'honneur de porter l'épée, il suffirait, pour répondre, de raconter la vie de Larrey et de montrer sa statue! Si je prends un instant la parole, messieurs, ce n'est pas pour ajouter aucun récit aux discours si pleins de science et d'émotion que vous venez d'entendre, mais pour exprimer, autant qu'il est en moi, que Larrey n'a pas uniquement mérité les éloges et la reconnaissance de ses compagnons d'armes et de science, mais qu'il est digne de toutes les admirations et de tous les suffrages.

Oui, messieurs, la mission du chirurgien militaire est aussi une mission d'honneur, de dévouement et de dangers! On vous a représenté le docteur Larrey à l'avant-garde avec ses ambulances, sous le feu de l'ennemi, courant les mêmes dangers que nos soldats. Mais, à côté de ce courage du soldat qui marche au-devant de la mort, et qui s'apprête à la rendre à l'ennemi, il y a ce courage ferme et tranquille de l'homme de l'art, à genoux devant

un blessé et travaillant aux pansements et aux opérations les plus difficiles, avec autant de précision et de sang-froid que dans un hôpital ou dans un amphithéâtre.

Ces deux genres de courage ne s'excluent pas ; ils s'ajoutent l'un à l'autre : honneur à qui les réunit !

Quand nous disons que Larrey courut les mêmes dangers que ceux qu'il allait secourir, ce n'est pas une fiction, car deux fois il eut l'honneur d'être blessé, en Égypte et à Waterloo : en Égypte, dans cette expédition si glorieuse pour nos armes ; à Waterloo, jour de deuil pour la patrie.

Il se montrait partout intrépide, en face du canon comme en face de l'épidémie. Il a servi la marine, servi l'armée de terre, servi les invalides; il a professé avec profondeur l'art qu'il avait pratiqué avec tant d'éclat et de dévouement : il a bien mérité de l'armée, bien mérité de la science, bien mérité de la patrie. Je salue sa gloire : il a bien mérité de l'humanité.

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. LE DOCTEUR A. THIERRY.

Messieurs,

Il y a quelques années, sur la proposition de M. de Rambuteau, alors préfet de la Seine, le conseil municipal de Paris décerna à Larrey les honneurs d'une concession perpétuelle dans le cimetière du Père-Lachaise.

On avait pensé un instant que Larrey reposerait à côté de celui qu'il avait accompagné au milieu des batailles, et dont les restes sont aux Invalides.

Celui que l'empereur avait déclaré le plus honnête homme qu'il eût connu était digne de partager sa sépulture.

La commission municipale, fidèle aux traditions du conseil qui l'a précédée, s'associant à l'intention d'honorer toutes les gloires, a désigné une députation pour assister à l'inauguration de la statue du chirurgien en chef de la grande armée, et nous sommes venus ici remplir ce devoir (1).

Enfant de la révolution et de l'ancienne république, partout où la France a tiré son épée, nous le rencontrons ; partout où le sang coule, où l'on reçoit des blessures, il est

(1) Les membres de cette députation étaient : MM. Boissel, Flon, Pelouze, Ségalas et Thierry.

là ; en Égypte, en Russie, au milieu de nos discordes civiles, au pied de l'Atlas, avec notre jeune armée d'Afrique, partout il est présent.

Dans son dernier voyage en Afrique, il s'entretenait avec M. Soudan, chirurgien en chef de l'armée ; il se rappelait les nuits qu'il avait passées en Égypte sous la tente du général Bonaparte, avec Desaix, Lannes, Subervie, s'entretenant de la patrie, de la gloire et de l'avenir de la république.

Dans sa longue carrière, ni la bonne, ni la mauvaise fortune ne portèrent atteinte à son noble caractère.

Il a été frappé, à son retour en France, comme un soldat à sa dernière étape, et il est mort dans l'exercice de ses fonctions d'inspecteur général du service de santé.

Reçois nos hommages, Larrey, comme si tu étais encore parmi nous. Ta statue, que nous saluons avec respect, conservera à la postérité le souvenir d'un grand dévouement et d'un héroïque courage.

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. LE DOCTEUR RACIBORSKI.

MESSIEURS,

Quelle témérité, allez vous dire, de prendre la parole après tant d'orateurs éminents, au milieu d'une réunion aussi distinguée sous tous les rapports!... Oui, messieurs, vous auriez mille fois raison de penser ainsi, si je ne vous faisais pas tout de suite connaître le motif qui m'amène au pied de la statue de l'homme illustre que nous regrettons tous, si je ne me hâtais de vous apprendre que je ne prends la parole que pour payer faiblement une dette de reconnaissance qui est la mémoire du cœur d'une nation entière.

Larrey est incontestablement une des plus grandes gloires de la France. Mais ce nom qui vous est si cher, messieurs, ne l'est pas moins, croyez-moi, à une autre nation, à laquelle vous avez fait l'honneur de l'appeler *la France du Nord*. Pendant vingt-cinq ans, la Pologne n'a pas cessé un instant de faire cause commune avec la France; elle prit une large part à la plupart de vos succès et de vos revers; partout où le sang de vos héros coulait, depuis les plaines couvertes de neige de Smolensk et les glaces de la Bérésina jusqu'aux Pyramides d'Égypte, à Saint-Domingue, partout le sang polonais se mêlait par flots au vôtre;

car les soldats polonais ne faisaient avec les soldats français qu'une seule armée, *l'armée de la civilisation.*

Si tant d'efforts n'ont malheureusement changé en rien au sort de la Pologne, elle vous a néanmoins conservé un culte que rien désormais ne pourra affaiblir. Ce mélange continuel de sang sur tant de champs de bataille engendra une communauté d'idées, de sentiments et même, pour ainsi dire, de nature, qui étonne les pays voisins, et qui, plus d'une fois peut-être, est entrée en ligne de compte dans les préoccupations politiques des souverains. Tous les souvenirs qui vous sont chers le sont également aux Polonais; vos jours de gloire sont pour eux des jours de bonheur, et vos calamités ajoutent à leur propre malheur, car ils vous regardent toujours comme des frères.

Maintenant que je vous ai fait connaître, messieurs, les sentiments de cette nation amie, vous ne serez plus surpris de me voir associer la Pologne à cette grande solennité, qui nous réunit aujourd'hui dans ce panthéon de la chirurgie militaire.

Le nom de Larrey est un des plus populaires chez le peuple polonais. Tous les débris de cette armée de plus de cent mille hommes, qui avaient combattu dans vos rangs, sont rentrés dans leurs foyers en emportant le souvenir de Larrey dans le cœur. J'en ai vu de mes propres yeux qui devaient leur vie aux opérations pratiquées par Larrey lui-même. D'autres ne durent leur salut qu'à l'habile organisation des ambulances et aux ingénieux procédés opératoires dont Larrey avait enrichi la chirurgie militaire.

Ce sont les récits navrants de ces vaillants soldats devenus invalides qui ont mis en moi, dès ma plus tendre jeunesse, le germe des sentiments d'admiration que je devais éprouver plus tard pour ce Paré moderne.

Tant que le monde présentera le triste spectacle auquel nous assistons jusqu'à présent, tant qu'on continuera à re-

garder la guerre comme le meilleur moyen de s'entendre, comme le moyen infaillible pour obtenir la paix et conquérir l'estime que les nations se doivent réciproquement, Larrey restera le plus beau modèle pour les chirurgiens militaires. Personne, en effet, plus que Larrey ne savait s'élever au-dessus des passions des partis et des intérêts rivaux des nations, pour ne voir partout que l'honneur et l'humanité. Cette grande vertu, dont Larrey a donné de si nombreuses preuves dans sa longue et active carrière, n'a pas été sans doute étrangère au deuil que la nouvelle de sa mort a porté chez tous les peuples de l'Europe, même parmi les nations qui avaient combattu jadis avec le plus d'acharnement contre les armées dont il a été le chirurgien en chef.

La Pologne, à qui on n'a jamais pu parvenir à apprendre l'ingratitude, ne pouvait pas commencer à être ingrate par Larrey; elle saisit avec bonheur l'occasion de l'apothéose d'aujourd'hui pour laisser entendre quelques paroles qui peignent sa reconnaissance, sa douleur et ses regrets.

Qu'il me soit permis, à moi, déjà naturalisé parmi vous, mais tenant encore par de profondes racines à la Pologne, d'être ici l'interprète des sentiments de ce peuple ami pour la mémoire de l'illustre *organisateur* de la chirurgie militaire. Déjà les Polonais présents en France avaient cherché à prouver, par une nombreuse députation qui accompagnait les restes mortels de Larrey, combien ils déploraient la mort de cet homme de bien, si révéré dans leur pays. Aujourd'hui encore, je ne fais que suivre le sentiment unanime de ma première patrie, en déposant une couronne de plus au pied de la statue de Larrey, *au nom des chirurgiens et des invalides polonais*.

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. LAMY,

Ex-lancier de la garde impériale.

Messieurs,

Devant ce monument, et en présence des hautes notabilités qui composent cette assemblée, quelques débris de l'armée impériale se sont réunis avec le modeste sentiment du devoir qui leur était commandé.

Il a fallu nous rappeler l'assurance de l'ancien soldat français, pour oser faire entendre notre faible voix, après les éloquents discours que nous venons d'admirer.

C'est au nom de nos vieux camarades de l'empire que nous venons déposer notre tribut de reconnaissance au pied de la statue de l'homme vertueux qui s'était voué au soulagement de l'humanité. C'est donc à nous aussi, vieux soldats couverts de blessures, que ses mains ont cicatrisées, c'est à nous qu'il appartient de dire combien était bon, généreux et brave, cet homme de fer, qui, sur les champs de bataille, restait debout nuit et jour, insensible aux rigueurs des frimas, et inaccessible au sentiment du danger personnel; calme en sa présence, et tout entier à sa mission, il se laissait entraîner au milieu des périls par cette abnégation de lui-même, pour prodiguer aux blessés des soins si salu-

taires, des secours si prompts et si sûrs, qu'il rappelait à la vie des hommes destinés à la mort. Oui, c'est à ce dévouement sublime que beaucoup d'entre nous doivent leur existence.

Gloire au pays qui donna naissance à un tel homme ! gloire au corps dont il fut l'illustre chef ! Honneur aux institutions savantes auxquelles il appartenait ! honneur à sa famille et à son nom !

DISCOURS

QUI DEVAIT ÊTRE PRONONCÉ

PAR M. QUOY.

Messieurs,

La marine ne peut pas oublier qu'elle aussi a possédé dans ses rangs cet homme célèbre. C'est même parmi nous qu'il a commencé sa carrière militaire, et que la première fois il a pris le titre de chirurgien-major.

Larrey était fait pour sentir et apprécier les grandes choses. En arrivant à Brest, en présence de cette mer qu'il voyait pour la première fois, à l'aspect de ces vaisseaux qui la couvraient, il dit qu'il s'arrêta, saisi d'enthousiasme et d'admiration. Impatient de la parcourir, il passe avec succès ses examens, embarque sur la corvette *la Vigilante*, et bientôt après, lancé sur le grand Océan, il est porté sous le ciel âpre et rude de Terre-Neuve, dont il vit les tempêtes et les naufrages. A son début, en effet, il eut à donner des soins aux matelots d'un navire que les glaces avaient brisé et jeté sur les rochers. Dans cette première lutte contre les effets des éléments, il préludait à ces autres grandes luttes des champs de bataille de l'Europe et de l'Afrique, sur lesquels il allait bientôt s'illustrer.

La campagne finie, en 1788, il quitta la marine, malgré les instances qu'on fit pour l'y retenir ; perte pour notre corps, qui ne pouvait que s'honorer de la présence d'un tel homme. Il sembla pressentir que le champ qu'elle lui offrait ne pouvait lui suffire. La révolution qui éclata peu de temps après lui en ouvrit un bien plus étendu, et sur lequel il put donner un libre essor à toute son activité.

Les éloquentes paroles que vous venez d'entendre vous ont dit, messieurs, que son génie se trouva constamment à la hauteur des circonstances ; il grandissait avec elles. Larrey était en effet le chirurgien des grandes batailles, autant par son courage et son dévouement, que par son habileté et les ressources promptes d'un esprit qui ne connaissait ni repos ni obstacles.

Certes, la médecine militaire s'honore de bien grands noms : ceux de Percy, de Desgenettes, de Broussais, glorieuse et savante trinité, vivront aussi longtemps que les souvenirs de ces époques héroïques de notre histoire ; mais, aux yeux de l'armée et de l'Europe entière, celui de Larrey personnifiera toujours la chirurgie des camps. Aussi, comme il était aimé des soldats ! leurs rangs s'ouvraient pour lui dans les circonstances les plus difficiles, parce qu'ils savaient bien, ces braves, que le dévouement et l'abnégation suivaient ses pas.

Ambroise Paré, cet autre habile chirurgien de tant de rois, ne fut appelé à jouir que quelques instants de la confiance des militaires ; Larrey la conserva pendant nos longues guerres, et jusqu'aux derniers moments de sa vie, qu'il donna tout entière au service.

A ce sujet, qu'il me soit permis de raconter qu'un jour (et ce temps est déjà bien éloigné de nous ; toute cette jeune génération de chirurgiens ici présents n'existait pas encore), naufragé sur une île déserte, aux extrémités de la terre que nous venions de contourner, dans notre vaisseau se

trouvait un ancien militaire ; je pourrais encore dire son nom : il avait été sergent de grenadiers dans la 32e demi-brigade, de ce formidable rempart de baïonnettes derrière lequel on pouvait reposer tranquille. Du souvenir de tant de hauts faits, deux noms surtout lui restaient : celui de son jeune général devenu son empereur, et celui du chirurgien en chef de l'armée d'Égypte, qui le pansa lorsqu'il fut précipité du haut des murs de Saint-Jean-d'Acre. De ces deux souvenirs, l'un appartenait à la gloire, l'autre était pour la reconnaissance.

C'est également au pied de ces antiques et célèbres murailles qu'un autre soldat, devenu duc (Arrighi), vit l'intrépide Larrey s'élancer au milieu de la mitraille pour arrêter l'hémorrhagie qui allait terminer ses jours.

« Quel homme ! quel brave et digne homme que Larrey, disait Napoléon, quelque temps avant sa mort. Que de soins donnés au soldat ! J'ai conçu pour lui une estime qui ne s'est jamais démentie, et si l'armée élève une colonne à la reconnaissance, c'est à Larrey qu'elle doit l'ériger (1). »

Qu'ajouter après de semblables paroles ?

Je dirai seulement : Le voilà, enfin, ce monument de la reconnaissance élevé au mérite le plus généreux. Puissent les services de celui qu'il rappelle se réfléchir sur les dignes compagnons de ses nobles travaux ! Puissent-ils trouver de la part de ceux de qui dépend leur avenir, et qui savent si bien les apprécier, la justice qui est due à leur savoir, à leur zèle et à leur dévouement sans bornes et de tous les instants.

(1) M. Marchand, son valet de chambre (*Mémoires*).

QUELQUES MOTS

QUI DEVAIENT ÊTRE PRONONCÉS

PAR M. WILLAUME.

Messieurs,

A l'aspect de ce monument élevé à la mémoire du chirurgien en chef de cette armée d'Égypte, destinée à de si grandes choses, si elle eût pu rompre la fatalité qui la poursuivit, du célèbre et infatigable chirurgien en chef de la garde impériale du savant professeur du Val-de-Grâce, de l'inspecteur général du service de santé militaire, tombé debout dans l'exercice de ses fonctions ; à l'aspect, dis-je, de ce monument, non moins glorieux pour la chirurgie militaire, qu'il honore au moment même où son nom disparaît de l'armée (étrange contradiction), vétéran de ce service, j'ai senti se réchauffer en moi ce zèle qui m'anima longtemps pour la gloire de notre profession et pour le bien-être de l'intéressante famille à laquelle j'ai appartenu quarante ans.

Je ne viens pas ici, messieurs, essayer l'éloge de Larrey; des voix éloquentes ont dit son zèle ardent, son dévouement à toute épreuve aussoldat, ses rares talents, son incroyable activité. Au-dessus de ce concert d'éloges, vous l'avez entendu, une grande, une imposante voix prophétique, au

moment suprême, a proclamé Larrey l'honnête homme par excellence.

Contemporain et collaborateur de la plupart des hommes éminents qui, dans les guerres de la première république et dans celles de l'empire, portèrent le renom de notre chirurgie militaire au plus haut point d'illustration, même chez les puissances étrangères, des Thomassin, des Percy, des Larrey, des Heurteloup, noms glorieux inscrits parmi ceux qui décorent l'arc de triomphe élevé par l'empereur à la gloire de nos armées, je viens seulement, l'un des anciens de la famille, et presque octogénaire, déposer modestement au pied de cette statue, au nom des anciens chirurgiens et au mien propre, un tribut d'admiration et d'affectueux souvenirs pour l'homme de bien, pour le chef bienveillant auquel l'érige la reconnaissance de la patrie qu'il a si bien servie.

Malgré les vicissitudes de notre profession, soyons fiers, messieurs les chirurgiens, de cette patrie qui a des palmes pour tous les genres de mérite, des couronnes pour tous les genres de gloire, dont nous voyons le sol se couvrir de monuments élevés à nos grands hommes, et, ce qui nous touche de plus près encore, à nos maîtres : ici Desault, Bichat, Broussais, Parmentier, Larrey; plus loin, cette grande figure de Paré qui les domine tous, et qu'a trop peu de temps représenté parmi nous le moderne Paré, qui repose sous cette pyramide que lui ont élevée, dans leur reconnaissance, ses enfants, les chirurgiens militaires.

Et vous, heureux héritier du nom que nous célébrons ici, vous qui le portez dignement, et que nous voyons marcher sur les traces de votre illustre père, vous l'égaleriez dans ses plus beaux actes de dévouement, nous n'en doutons pas, si les grands événements militaires dans lesquels il s'est signalé autrefois se reproduisaient de nos jours, ce dont Dieu nous garde.

TABLE

FIN DE LA TABLE.